

TROISIÈME ÉDITION

LE

RÉGIMENT

DRAME

EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

MM. JULES MARY ET GEORGES GRISIER



PARIS

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU, ET 16, RUE MOLIÈRE

(Près le Théâtre-Français)

1900

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés.

LE
RÉGIMENT

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu
le 21 novembre 1890.

Direction E. ROCHARD.

134
2347
.168
R4
1900

PERSONNAGES

LE COLONEL DE CHEVERNY. . .	MM.	GRAVIER.
JACQUES.		PONGTAL.
BERNARD		WALTER.
PATOCHE		PÉRICAUD.
PIERRE GIRONDE		DESIJARDIN.
BELHOMME.		POUGAUD.
LE COMMANDANT LARUE. . . .		GAUDY.
LE CAPITAINE AURIOL.		REYKERS.
MARTIN.		G. DALLEU.
POPLARD		L. CHRISTIAN.
FOUREAU		FRANCISQUE.
BENJAMIN		BACQUIÉ.
SIMON.		DERVET.
LE GREFFIER DU CONSEIL. . .		CHEVALIER.
PASTOURET		LELONG.
UN FOURRIER	}	DANNEQUIN.
UN SERGENT		MANUEL.
GRADOT		DÉSIRÉ.
NICAISE		NOBLET.
PICHARD.		PAULIN.
UN VIEUX RETRAITÉ		BARMY.
LANDRY.		POYOT.
PELUCHARD.		SAUVETON.
GRÉGOIRE.		
MARGUERITE DE CHEVERNY. . .	M ^{me}	MARIE LAURE.
MARJOLAINE		LARGILLIÈRE.
CATHERINE		DESCORVAL.
UNE PAYSANNE.		PALMYRE.

DEUX PAYSANS, UN SOLDAT, CLIENTS, SOLDATS, PAYSANS, ETC.

S'adresser : pour la mise en scène détaillée, à M. PÉRICAUD, régisseur au théâtre de l'Ambigu; pour les photographies des principales scènes du drame, à M. BOYER (Van Bosch), photographe, 35, boulevard des Capucines.

LE
RÉGIMENT

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Intérieur de banque véreuse.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, seule, mettant de l'ordre partout et s'arrêtant au fur et à mesure qu'elle passe devant les indications des caisses et des bureaux.

Renseignements! Contentieux! Transferts! Contrôle, Caisse numéro deux, caisse numéro un. Salle des actionnaires, Archives!... En voilà un fumiste que ce père Patoche... Pas le sou. l'agence Patoche. On ne peut

même pas me payer mes cinquante francs par mois. Quand je les réclame, le père Patoche m'embrasse en me disant : Toi, je te gobe, et je te considère comme ma fille. Quand je vois entrer un pauvre diable, j'ai toujours envie de lui crier : Casse-cou. Cabinet du secrétaire général, un comble, c'est une fausse porte. Salle du Conseil, la chambre à coucher du père Patoche.

Entre Moriani.

SCÈNE II

CATHERINE, MORIANI.

CATHERINE.

Ah! monsieur Moriani, l'unique employé pour tant de guichets.

MORIANI.

Bonjour, Catherine.

CATHERINE.

Bonjour, monsieur Moriani!

MORIANI.

Le patron?

CATHERINE.

Je ne l'ai pas encore vu. Dites donc?...

MORIANI.

Quoi?

CATHERINE.

Vous êtes joliment exact pour un employé qui n'a rien à faire?

MORIANI.

C'est la fin du mois, il y a des échéances.

CATHERINE.

Ah! ah! la bonne farce, savez-vous ce que je me dis?

MORIANI.

Eh bien!

CATHERINE.

Vous êtes gentil, doux, intelligent, tout jeune, vous pourriez trouver à gagner votre vie ailleurs, comment se fait-il que vous restiez ici dans cette agence, je dirais bien le mot, allez! je l'ai entendu dans la bouche d'un pauvre vieil officier retraité que M. Patoche venait de tondre jusqu'aux os...

MORIANI.

Interlope?

CATHERINE.

Oui! Interlope! (Ramassant un prospectus qu'elle a fait tomber du bureau de Patoche.) Vente et achat de propriétés... Recherches dans l'intérêt des familles... Prêts sur titres... Avances sur pensions militaires.. Achat de reconnaissances... Tout ça des blagues!... Au fond; recherches contre l'intérêt des familles en procurant des états-civils à ceux qui ont besoin d'en changer et services à cinquante pour cent d'usure aux pensionnés militaires!... Si ça ne fait pas pitié!... Mais au fait, ça vous est égal à vous, vous n'êtes pas Français!

MORIANI.

Non, je suis Italien.

CATHERINE.

Il vous paye gros, alors... M. Patoche.

MORIANI.

Cinq cents francs par mois.

LE RÉGIMENT

CATHERINE.

Mazette!

MORIANI.

Mais je n'ai jamais rien touché.

CATHERINE.

Ah! ah! vous aussi vous êtes de la famille.

MORIANI.

J'en ai assez et aujourd'hui même...

CATHERINE.

Vous lui rendrez votre tablier? Je ne serai pas longue à faire comme vous, moi? mon ambition, voyez-vous, c'est d'être cantinière et je suis fiancée au cantinier du 166^e. J'aime tant la culotte rouge! (Entre Belhomme.) Déjà du monde? Non. C'est M. Belhomme. Ah! celui-là, s'il était cantinier, je l'épouserais bien tout de suite!

SCÈNE III

MORIANI, BELHOMME, CATHERINE.

BELHOMME.

Bonjour, Catherine! Monsieur Moriani, enchanté de vous rencontrer avant l'ouverture des bureaux, nous allons nous expliquer.

MORIANI.

Nous expliquer.

BELHOMME.

En amis. Lorsque je suis entré au service de M. Pattoche, il y a quinze jours, j'ai été chargé de former, en ma qualité d'artiste, une équipe de figurants de choix,

destinés à servir ici de trompe l'œil et à faire croire aux rares pigeons qui viennent s'y faire plumer que l'agence Patoche brasse des affaires d'or.

MORIANI.

Eh bien ?

BELHOMME.

On m'avait promis de me payer tous les huit jours. J'ai quinze hommes à mes gages, je vous préviens qu'à dater d'aujourd'hui ils ne pourront continuer leur service si vous ne faites droit à leur juste réclamation.

MORIANI.

Vous avez votre feuille ?

BELHOMME.

Oui.

MORIANI.

Donnez.

BELHOMME.

La voici !

MORIANI.

Je la remettrai tout à l'heure à M. Patoche.

BELHOMME.

Bien. J'ai changé un des employés !.. Faut-il amener le nouveau aujourd'hui ?

MORIANI.

Amenez-le. Il se nomme ?

BELHOMME.

Benjamin. C'est un de mes amis.

Il sort.

SCÈNE IV

CATHERINE, MORIANI, PATOCHE.

PATOCHE, entre de gauche et va au téléphone.

Allo!... Allo!... C'est moi... Oui! Ah! c'est toi, Pas-touret?... Bon!... Oui!... Non!... Je ne sortirai pas avant midi!... Je t'attends!... Oui!... (Revenant à Catherine.)
Qu'est-ce que tu fais là, toi?

CATHERINE.

Ma besogne.

PATOCHE.

Laisse-nous.

CATHERINE.

Monsieur serait tout de même bien bon s'il voulait...

PATOCHE.

S'il voulait quoi?...

CATHERINE.

Rien qu'un petit à-compte.

PATOCHE, la serrant dans ses bras.

Tu seras payée la première, je te gobe! Tu sais combien je tiens à toi... je te considère.

CATHERINE.

Oui, comme votre fille... je sais...

PATOCHE.

Va-t'en faire ma chambre et broser mes habits.

CATHERINE.

Ah! heureusement qu'il n'y en a plus pour longtemps!

Elle sort.

SCÈNE V

MORIANI, PATOCHE.

MORIANI, à part.

La voilà retournée comme un gant. Mais, moi, c'est une autre affaire ! (Haut.) Monsieur Patoche, j'ai à vous parler.

PATOCHE, à part.

Je te vois venir. (Haut.) Monsieur Moriani, je ne suis pas content de vous.

MORIANI.

Comment ?

PATOCHE.

Pas du tout. Vous êtes exact, c'est vrai, assez laborieux, c'est encore vrai, honnête, je le crois du moins jusqu'aujourd'hui, mais, vous vous tenez mal.

MORIANI.

Mais, monsieur Patoche, je n'ai pas d'argent.

PATOCHE.

Cette chemise date de huit jours... Ce veston est râpé : un veston... je vous ai dit que j'exigeais une redingote... noire... boutonnée... avec quelques décorations étrangères... Et ce pantalon ?

MORIANI.

Mais encore une fois...

PATOCHE.

Ma parole, je crois qu'il est effrangé.

MORIANI.

Dame!...

PATOCHÉ.

C'est inconvenant, que diront les clients de l'office?

MORIANI.

Oht les clients!

PATOCHÉ.

S'il vous plait?

MORIANI.

Je ne demande pas mieux que de les éblouir, monsieur Patoché, mais je n'ai pas touché un sou depuis que je suis chez vous.

PATOCHÉ.

Alors, comment faites-vous pour vivre?

MORIANI.

Je vis d'expédients. Lorsque je suis entré à l'agence, vous m'avez promis de me faire gagner quelque argent en m'intéressant à des affaires. Cela m'eût permis d'achever mes études d'architecte. J'attends toujours.

PATOCHÉ.

Patience, vous n'attendrez plus longtemps. Tout à l'heure je vous proposerai une combinaison.

MORIANI.

Tout à l'heure?

PATOCHÉ.

Une combinaison qui fera notre fortune à tous les deux.

MORIANI, à part.

Allons, il m'a retourné comme Catherine. (Haut.) Monsieur Patoché, nous avons pour aujourd'hui des échéances nombreuses.

PATOUCHE.

Il faut y faire face, monsieur, toujours, quand même.

MORIANI.

Ma caisse est vide.

PATOUCHE.

N'importe!

MORIANI, remettant l'état de Belhomme.

Les emp... la... la figuration demande à être payée.

Pastouret entre.

PATOUCHE, à part.

Ah! Pastouret! (A Moriani.) Elle le sera, monsieur. Attendez un instant pour ouvrir les bureaux et laissez-nous, je vous rappellerai.

SCÈNE VI

PATOUCHE, PASTOURET.

PATOUCHE, bas.

Eh bien?

PASTOURET.

Heu! Heu!

PATOUCHE.

Rien?

PASTOURET.

Presque.

PATOUCHE.

Alors, quelque chose?

1.

PASTOURET.

Trois cent cinquante francs !

PATOUCHE, les prenant.

De quoi payer la figuration... Elle d'abord... Tout pour les apparences... Le succès est là.

PASTOURET.

Mais il y a mieux, si tu veux.

PATOUCHE.

Je veux.

PASTOURET.

Douze mille !

PATOUCHE.

Comment ?

PASTOURET, plus bas.

Tu connais la maison Poplard les grands marchands de vins de Champagne ?

PATOUCHE.

De Châlons ?

PASTOURET.

Oui, voici leur signature sociale. Elle ne présente pas de difficultés; comprends-tu ?

PATOUCHE.

Où écoulerais-tu les billets ?

PASTOURET.

Au Comptoir financier, à deux pas. Les Poplard y ont un compte ouvert.

PATOUCHE.

Ça va ! Donne. Fin décembre 1882... Ça nous permettra d'attendre. (Il s'en.) Je risque gros... mais ça m'est égal. Avant que la maison Poplard n'ait eu vent de l'affaire,

J'aurai amplement de quoi retirer les billets. Pige-moi ça! Ma parole, je les paierais moi-même si on me les présentait.

PASTOURET.

As-tu songé aux créances du capitaine Larue?

PATOCHE.

Oui, j'ai dénoncé le capitaine au général par une lettre anonyme. Le général a renvoyé la lettre au lieutenant-colonel de Cheverny qui s'occupe de l'affaire.

PASTOURET.

Un casse-cou, ce Cheverny!

PATOCHE.

N'aie pas peur! Je le tiens aussi celui-là, je le tiens bien.

PASTOUTET.

Tu m'étonnes, car on le dit très riche.

PATOCHE.

Je le tiens autrement que par l'argent; par sa femme.

PASTOURET.

Comment?

PATOCHE.

Un secret de famille. Sois tranquille. Elle nous fournira de quoi retirer les billets Poplard de la circulation!...

PASTOURET.

Conte-moi ça!

PATOCHE, lui donnant les billets.

Plus tard, cours d'abord au Comptoir. Il va être dix heures et tu sais, il faut payer à caisse ouverte. L'honneur avant tout. Dis à Moriani d'ouvrir les bureaux.

Pastouret sort.

PASTOURET, dehors.

Moriani, vous pouvez ouvrir.

SCÈNE VII

PATOCHE, MORIANI, BELHOMME, BENJAMIN,
FIGURATION DES FAUX CLIENTS.

Rentrée des employés qui reprennent leurs places.

PATOCHE.

Même quand ça n'est pas vrai, ça fait plaisir à voir !
(A Moriani.) Tenez, payez la figuration.

Il sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins PATOCHE.

BELHOMME.

Vous avez de la galette ?

MORIANI.

Deux cent soixante-dix-neuf francs cinquante centimes. Voici.

BELHOMME.

Merci. Allons, vous autres, à vos places, Louis, Étienne, à vos caisses. Bien. Vous, numéro un, assiégez la première caisse, vous autres, attendez sur les bancs.

Vous, devant le guichet numéro deux, et moi, aux renseignements. Monsieur Moriani, où faut-il mettre le nouveau, mon ami Benjamin ?

MORIANI.

Aux Transferts.

BELHOMME, à Benjamin.

En attendant que tu entres à la Préfecture de Police, tu pourras faire ici des observations... — Allons, vous autres !... De l'animation ceux qui font les clients, vos papiers à la main, la figure affairée... Tiens, un vrai !

UN VIEILLARD.

Monsieur, je voudrais parler à M. le secrétaire général.

BELHOMME, il va frapper à la fausse porte.

Attendez, M. le secrétaire général n'est pas encore arrivé.

LE VIEILLARD.

Je reviendrai.

Il sort.

UN AUTRE CLIENT.

Je voudrais parler à M. Patoche.

BELHOMME.

Dans un instant, monsieur, prenez la peine de vous asseoir. Des vrais, ceux-là ! Pauvres gens ! (Entre Marjolaine.) Ah ! la jolie fille !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARJOLAINE.

MARJOLAINE.

M. Patoche, je vous prie ?

BELHOMME.

Très occupé, mais veuillez vous asseoir.

On entend sonner de l'or qui tombe dans des balances.

BENJAMIN, de son guichet.

Belhomme ?

BELHOMME.

Quoi ?

BENJAMIN.

Tu entends ? Il y a donc des jaunets pour de bon ici ?.

BELHOMME.

C'est le père Patoche qui fait des bruits de coulisse.
Des sous neufs pour la frime. Regarde !...

Un garçon entre et se dirige vers une caisse avec une serviette
dont il tire des liasses de billets de banque qu'il paye à la
caisse n° 2.

BENJAMIN.

Alors, les billets ?

BELHOMME.

Des billets de la banque de Saint-Farce !

SCÈNE X

LES MEMES, PATOCHE, PASTOURET.

PATOCHE, *hes.*

Alors le Comptoir financier a payé sans difficulté les
traites Poplard ?

PASTOURET, *de même.*

C'est à peine si l'on a regardé la signature.

PATOCHÉ.

Nous voici tranquilles. (A Moriani.) Moriani !

MORIANI, arrivant.

Monsieur Patoche ?

PATOCHÉ.

Combien vous faut-il pour le plus pressé ?

MORIANI,

Huit mille francs suffiront.

PATOCHÉ.

En voici douze mille... Je les mets dans le tiroir de mon bureau. Vous me préviendrez quand on viendra toucher.

PASTOURET, à Moriani.

Tenez ! Mettez ce dossier de côté.

PATOCHÉ.

Qu'est-ce qu'il contient ?

PASTOURET.

L'état civil d'un nommé Pierre Gironde. Mort à vingt ans sans famille.

PATOCHÉ.

Pierre Gironde ?

PASTOURET.

Excellent !

MORIANI.

Oui, à l'occasion.

Il se retire et place le dossier sur son bureau.

PASTOURET.

A tout à l'heure, Patoche !

PATOCHÉ.

A bientôt, Pastouret.

Pastouret sort.

SCÈNE XI

PATOCHÉ, MARJOLAINE.

La scène se vide peu à peu.

MARJOLAINE.

Monsieur Patoché ?

PATOCHÉ.

C'est moi, mademoiselle.

MARJOLAINE.

Monsieur, je voudrais vous demander un service.

PATOCHÉ.

De quoi s'agit-il ?

MARJOLAINE.

Mon Dieu... monsieur... j'aurais besoin d'un peu d'argent. Voudriez-vous m'en prêter ?

PATOCHÉ.

Cela dépend. Pourrez-vous me le rendre ?

MARJOLAINE.

Je gagne six francs par jour dans les modes.

PATOCHÉ.

Comment vous appelle-t-on ?

MARJOLAINE.

Marjolaine.

PATOCHÉ.

Un joli nom et une jolie fille. Et vous avez besoin d'argent avec une pareille frimousse ?

MARJOLAINE, frère.

Monsieur...

PATOGE, gèné.

Excusez...

MARJOLAINE.

J'ai mon frère qui est soldat au 166^e de ligne, et qui s'embarque dans quelques jours pour le Tonkin. Jacques est orphelin, je ne voudrais pas le laisser partir sans lui donner quelque argent.

PATOGE.

Et le Mont-de-Piété?

MARJOLAINE.

Ah ! monsieur, depuis longtemps, je n'ai plus rien à y porter. Avant de gagner ma vie, il a fallu être apprentie.

PATOGE.

Vous n'avez pas de parents ?

MARJOLAINE.

Ni père, ni mère.

PATOGE.

Enfant perdue, aussi ?

MARJOLAINE.

Non, mais il m'a fallu élever Jacques, le faire instruire. Ce que mon père m'avait laissé était si peu, tout y a passé. Pouvez-vous me prêter cent francs ?

PATOGE.

Sans garanties ?

MARJOLAINE.

J'ai des reconnaissances du Mont de-Piété. Il y en a pour trois cents francs.

PATOCHÉ.

Je vous les achète quarante.

MARJOLAINE.

Les objets engagés valent mille francs, monsieur.

PATOCHÉ.

Cinquante francs, pas un sou de plus.

MARJOLAINE.

Oh ! monsieur... (Bas.) Mais c'est un vol !

PATOCHÉ.

Au revoir, mademoiselle, je suis pressé... Des clients !

BELHOMME.

Que de monde ! que de monde ! Nous sommes débordés !

MARJOLAINE, à part.

Mon pauvre cher Jacques ! Comment le laisser partir ainsi pour un aussi long voyage?... (Haut.) Monsieur ?

PATOCHÉ.

Quoi ?

MARJOLAINE.

J'accepte.

PATOCHÉ.

Vos reconnaissances ?

MARJOLAINE.

Tenez.

PATOCHÉ.

Elles sont signées ?...

MARJOLAINE.

Oui, monsieur.

PATOCHÉ.

Parfait. Voici cinquante francs. J'y perds, parole, j'y perds.

MARJOLAINE.

Adieu, monsieur.

PATOCHÉ.

Au revoir, mon enfant. Quand vous aurez besoin d'argent, je vous rendrai toujours service.

Marjolaine sort.

LE VIEILLARD.

Je voudrais parler à M. le secrétaire général, est-il rentré?...

BELHOMME, il va frapper à la porte.

Attendez... Ah! monsieur, vous n'avez pas de chance, il vient de ressortir.

LE VIEILLARD.

Ah! je reviendrai, je reviendrai.

Il sort. Midi sonne.

BELHOMME.

Midi. Allons, messieurs... Benjamin, viens-tu déjeuner?

BENJAMIN.

Déjà? Ça commençait à être intéressant.

Toute la figuración sort. Moriani va sortir également. Patoche le retient.

SCÈNE XII

MORIANI, PATOCHE, CATHERINE.

PATOCHE.

Restez ! Nous avons à causer. Vous déjeunez avec moi !

Il sonne.

MORIANI.

Oh ! Monsieur Patoche, c'est trop d'honneur.

Catherine entre.

PATOCHE, à Catherine.

Mets deux couverts.

CATHERINE.

Pourquoi faire ? Je n'ai pas de déjeuner !

PATOCHE.

Elle a raison. Le matin, c'est un principe, pour pouvoir travailler il ne faut pas se charger l'estomac. (A Catherine.) Fais comme d'habitude, pour deux. (A Moriani.) Où mangez-vous quand je ne vous invite pas ?

MORIANI.

J'ai l'œil dans une crèmerie.

PATOCHE.

Et l'ardoise !

MORIANI.

Tous mes repas depuis quatre mois.

CATHERINE.

Ces messieurs sont servis. (A part.) Du pain, du fro-

mage et des noix ! et un vieux fond de bouteille. Moi ça m'est égal, je déjeune en ville.

PATOCHE, à Catherine.

Tu peux t'en aller. Nous n'avons plus besoin de toi.

CATHERINE.

Le temps de mettre mon chapeau; mon cantinier m'attend à la porte. Bon appétit.

Elle sort.

PATOCHE.

Avez-vous faim ?

MORIANI.

Dame...

PATOCHE.

Oui, vingt-deux ans et toutes vos dents, hein ? Tenez, commençons par le fromage... C'est plus digestif.. Servez-vous... A nous deux nous pouvons gagner une fortune... Comment le trouvez-vous ce fromage ?

MORIANI.

Excellent, mais le pain est un peu rassis.

PATOCHE.

C'est meilleur pour l'estomac !... Une très grosse fortune. Ecoutez-moi... Il y a tantôt vingt ans, j'étais intendant d'une riche famille en Lorraine. Au château il s'est passé un drame qu'on a réussi à tenir secret et dont je crois être seul à connaître les particularités. Le 10 février 1860, la demoiselle du château, une jeune fille de dix-huit ans, à laquelle on ne pouvait rien reprocher... est accouchée clandestinement d'un garçon.

MORIANI.

Oh ! oh !

PATOCHE.

Si elle avait un amant, elle le cachait bien, car je ne l'ai jamais vu, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est

que l'enfant confié à une nourrice disparut le jour même pour ne plus jamais être retrouvé.

MORIANI.

Un crime ? Question d'héritage ? de jalousie ? J'ai lu cela dans des romans.

PATOCHE.

Pas du tout. Point de crime, mais un simple accident. Vous ne buvez pas ?

MORIANI.

C'est que...

Il montre le litre vide.

PATOCHE.

Déjà ? Vous allez bien ! Reprenez donc du fromage... Ne faites pas de cérémonies, mon garçon !

MORIANI.

Merci !

PATOCHE.

Alors, des noix ?

MORIANI.

Oui. Cet accident ?...

PATOCHE.

En traversant la Moselle, la nourrice du petit était tombée dans la rivière grossie par les pluies : son cadavre a été retrouvé le lendemain. Quant à celui de l'enfant, aucune trace. On en a conclu au château qu'il était mort ; mais moi rien ne m'empêche de croire qu'il est vivant !... Assez de noix, mon garçon !

MORIANI.

Qu'est devenue la mère ?

PATOCHE.

Elle a failli mourir. Elle ne s'est rétablie qu'au bout d'un an. L'accident a pu être tenu secret, d'autant plus

facilement qu'il n'y avait au château que la tante de la demoiselle, (le père était en mission à l'étranger), si bien qu'au lendemain de sa guérison, elle a pu se marier sans difficulté. Et un beau mariage, un officier, aujourd'hui officier supérieur, très riche, très influent. Et je vous prie de croire que si l'histoire venait à être connue il y aurait du scandale dans le monde militaire.

MORIANI.

J'espère bien que ce n'est pas de vous que viendra le scandale !

PATOCHE.

Pourquoi ?

MORIANI.

Il faudrait être un misérable, pour...

PATOCHE.

Doucement. Ne nous emballons pas. C'est vrai, je ne veux pas faire de scandale, mais voyez-vous, Moriani, les affaires sont dures, les loyers augmentent, le client est rare, les employés sont hors de prix... Faut les nourrir!... L'enfant, que je persiste à croire vivant, aurait aujourd'hui vingt-deux ans... à peu près l'âge que j'attendais pour agir... l'âge d'un garçon sérieux, le vôtre, Moriani... Je pense que vous me comprenez ?

MORIANI.

Non.

PATOCHE, méditant.

Ah ! (Naturellement.) J'irai donc trouver la demoiselle en question, aujourd'hui madame... (Inutile de vous dire le nom, vous le saurez quand nous serons d'accord.) Et je lui dirai : Madame, j'ai retrouvé votre fils. (Montrant Moriani.) Le voici. Et comme elle est riche, nous partageons.

MORIANI, se levant.

Vous avez compté sur moi pour une pareille...

PATOCHÉ.

Supercherie?... Peuh ! je ne vous propose pas d'être ce fils à perpétuité... vieux jeu !... ça durera quinze jours... un mois... le temps de toucher... une affaire d'or, quoi !

MORIANI.

Tromper une mère, abuser de son cœur, jouer vis-à-vis d'elle la comédie de la tendresse filiale... Non, non, monsieur Patoché, ne comptez pas sur moi.

PATOCHÉ, à part.

Tiens, tiens, des scrupules. (Haut) Je n'insiste pas, Moriani. (A part.) Des scrupules, de la délicatesse... où ça va-t-il se nicher?... (Haut.) Nous en recauserons...

MORIANI.

Monsieur Patoché ?

PATOCHÉ.

Eh bien ?

MORIANI.

Je vous ai dit que je suis dans un dénûment absolu. Mon logeur m'a jeté à la porte.

PATOCHÉ.

Vous coucherez ici.

MORIANI.

Je ne trouve plus de crédit au restaurant.

PATOCHÉ.

Vous venez de déjeuner.

MORIANI.

Il me faut de l'argent.

PATOCHÉ.

Je n'en ai pas.

MORIANI.

Il y a douze mille francs dans ce tiroir.

PATOCHÉ.

J'en ai besoin.

MORIANI.

Vous refusez ?

PATOCHÉ.

Oui !

MORIANI.

Ah ! mais, prenez garde.

PATOCHÉ.

Eh bien, quoi ? — (Mouvement de colère de Moriani qui retourne à sa table. — A part.) Il manigance quelque chose. (Haut, regardant sa montre.) Midi et demi, je vais faire quelques courses. (A part.) J'aurai l'œil sur lui.

Il sort.

SCÈNE XIII

MORIANI, seul, puis PATOCHE.

MORIANI.

Je n'ai pas besoin de réfléchir, il y a trop longtemps que je suis écœuré par toutes ces misères auxquelles il faut que j'assiste. Mais où aller ? Je n'ai que des dettes. — Pas même de vêtements convenables, pour me présenter ailleurs. Et si l'on m'interroge : « D'où sortez-vous ? » De l'agence Patoche ! Qui voudrait de moi ? Ah ! du moins si j'avais quelque argent... ce qui m'est dû seulement... je serais sauvé... (Il va au bureau.) Fer-

nié... une simple pesée ce serait bientôt fait... Je vais me payer moi-même...

Entre Patoche sans être vu de Moriani.

PATOCHE, à part.

Je m'en doutais.

Il ressort.

MORIANI.

Qu'est-ce ?... Du bruit ?... Non. Hâtons-nous. (Avisant des ciseaux.) Ah ! ces ciseaux... ça cède, le tiroir s'ouvre... Deux mille, ce qu'il me doit... Rien de plus ! (Il s'arrête et essuie son front.) J'ai peur... Cet argent m'appartient... Et pourtant, ce que je fais là est mal non, non,... je ne veux pas voler. (Il rejette les billets.) Je ne veux pas, je ne veux pas.

PATOCHE.

Ne vous gênez pas, mon garçon.

MORIANI.

Monsieur Patoche !

PATOCHE, à la cantonade.

Entrez, messieurs ! Vous le voyez, je ne vous avais pas menti.

Entrent Pastouret et un témoin.

MORIANI.

Je suis perdu !

PASTOURET.

Vol... Effraction... Mazette !...

MORIANI.

Monsieur Patoche, messieurs, ne me prenez pas pour un voleur... C'est vrai, j'ai fracturé ce tiroir... je voulais prendre ce qui m'est dû... mais j'ai reconnu que je n'en avais pas le droit... Regardez, j'avais rejeté cet argent.

PATOCHE.

Quand vous m'avez aperçu.

MORIANI.

Non.

PATOCHE.

Ces messieurs attesteront.

MORIANI.

Messieurs, ne me perdez pas !

PATOCHE, aux témoins.

Appelez donc deux agents... Votre compte est bon.

MORIANI.

Ah ! monsieur, ne me faites pas arrêter !

PATOCHE.

Alors ; — asseyez-vous là et écrivez. (Moriani s'assied, Patoche dictant.) « Je reconnais avoir fracturé... »

MORIANI.

Fracturé?...

PATOCHE.

Est-ce vrai?... « Fracturé le tiroir du bureau de » monsieur Patoche, mon patron ». (Mouvement de résistance de Moriani.) Ecrivez-vous, oui ou non ?

MORIANI.

J'écris.

PATOCHE, dictant.

« De monsieur Patoche, mon patron, et c'est en signant avec les témoins cette accusation portée contre moi-même que j'ai obtenu de ne pas être livré à la justice... » Dated !... Bien !... Signez ! — Messieurs. — Merci !...

PASTOURET.

C'est égal, il vaut mieux être honnête, c'est plus simple.

PATOCHE, à Moriani.

Je suis meilleur que vous ne pensez. Il dépend de vous de ravoir ce papier. Vous savez ce qu'il faut faire. Je vous donne un quart d'heure pour réfléchir.

Moriani va à son bureau.

SCÈNE XIV

MORIANI, PATOCHE, PASTOURET,
puis BELHOMME.

PASTOURET, tendant la main à Patoche, pour prendre congé.
Pas mal joué.

PATOCHE, le reconduisant.

C'était nécessaire. Maintenant il est à moi, et j'ai la poigne solide, sois tranquille.

Pastouret sort.

MORIANI, à son bureau.

Je ne ferai pas cela, non, non, jamais. Mais que devenir?... Comment lui échapper! Ah! les papiers de ce Pierre Gironde. (Parcourant févreusement.) Casier judiciaire... Extrait de naissance... Extrait mortuaire des parents! — Ah! cela ne ferait de tort à personne, après tout, pourquoi pas? Voilà le seul moyen de lui échapper pour toujours.

Il met le dossier dans sa poche.

BELHOMME, entrant.

Patron, il y a là un officier qui m'a remis sa carte pour vous.

PATOCHE, lisant.

« Lieutenant-colonel de Cheverny. » Faites entrer, mais veillez à ce qu'on ne nous dérange pas.

MORIANI, allant droit à Patoche.

Monsieur, j'ai réfléchi. Non !

PATOCHE, effaré.

Non ?

Le colonel entre. Patoche est forcé de se taire. Le colonel attend.

MORIANI, à part.

Moriani n'existe plus, je m'appelle Pierre Gironde. (Il remonte vivement après un regard à Patoche; croisant le colonel, il le salue au passage.) Monsieur !

Il sort.

SCÈNE XV

PATOCHE, CHEVERNY.

CHEVERNY.

Vous êtes le nommé Patoche ?

PATOCHE.

Monsieur Patoche, colonel, oui.

CHEVERNY.

Un de mes officiers, le capitaine Larue, un brave et excellent homme chargé de famille, oubliant que son colonel est son ami et qu'il est riche, a eu l'imprudence de s'adresser à vous, dans un moment de gêne... Combien vous doit-il ?

PATOCHE.

Dix mille.

CHEVERNY.

Vous avez fait des frais énormes de poursuites, si

bien que, pour ces frais et ces intérêts, Larue a dû vous souscrire des billets que sa solde ne lui permet pas de vous payer. C'est la misère pour lui et sa famille.

PATOCHE, insolent.

Que voulez-vous que j'y fasse ?

CHEVERNY.

Vous n'êtes qu'un usurier.

PATOCHE.

Mesurez donc vos expressions. Je ne suis pas de votre régiment, moi, et nous ne sommes pas à la caserne.

CHEVERNY.

Tout cela ne serait rien si le général n'était informé de ce qui se passe. (Tendant une lettre.) Qui a écrit cette lettre anonyme, cette lettre de lâche ?

PATOCHE.

Est-ce que je sais ?

CHEVERNY.

Ce ne peut être que vous.

PATOCHE.

Admettons-le. Et après ?

CHEVERNY.

Vous avez compromis la situation du capitaine, qui peut être mis en retrait d'emploi, déshonoré, perdu, poussé au suicide.

PATOCHE.

C'est son affaire et non la vôtre.

CHEVERNY.

Heureusement, je suis là. (Tirant les billets de sa tunique, les jetant sur le bureau.) Vous êtes payé. (Patoche s'élance sur l'argent, Cheverny arrêtant les mains de Patoche avec sa cravache.) Chut ! Bas les pattes !

PATOCHE.

Je vais vous flanquer à la porte, vous !...

CHEVERNY.

Les billets du capitaine avant tout !

PATOCHE.

Les voilà, les billets !...

CHEVERNY, les parcourant.

Canaille ! !...

PATOCHE.

Ramollot !

CHEVERNY, presque froidement.

Misérable !

Il le cravache.

PATOCHE, debout.

Ah ! tonnerre !

Il se précipite sur le colonel. Au bruit tout le monde accourt.

CHEVERNY, froid, faisant siffler sa cravache entre lui et
Patoche.

Qu'est-ce que c'est ?

PATOCHE, tremblant de rage et se contenant, riant nerveusement.

Non, non, pas maintenant, pas encore... Plus tard !

CHEVERNY.

Adieu !

PATOCHE.

Non pas, au revoir. (Cheverny sort) Ah ! culotte de
peau, je te ferai payer cher ton coup de cravache !

Rideau.

ACTE DEUXIEME

DEUXIÈME TABLEAU

Parc de l'hôtel de Cheverny donnant, par une terrasse surélevée, sur un boulevard de Nancy. A gauche, l'hôtel.

SCÈNE PREMIÈRE

MARJOLAINE, LE COMMANDANT LARUE.

Marjolaine sort de la maison à gauche et aperçoit une carte de visite sur une table de jardin.

MARJOLAINE.

Cette carte !...

Elle la prend et la cache dans sa main. Au même instant entre le commandant Larue.

LARUE.

Eh bien ? Que va-t-il devenir notre banquet de réception, là, dans le parc, si madame de Cheverny s'avise d'être malade justement le jour où le colonel revient du Tonkin, après trois ans d'absence ?

MARJOLAINE.

Tranquillisez-vous, commandant, madame de Cheverny va beaucoup mieux.

LARUE.

Ah !

MARJOLAINE.

Elle n'a plus le délire et son fils Bernard est auprès d'elle.

LARUE.

Pourquoi n'y êtes-vous pas aussi, vous qu'elle aime tant ?

MARJOLAINE, gênée.

Je me suis retirée par discrétion.

LARUE, surpris.

Par discrétion ?

MARJOLAINE.

Je ne suis qu'une étrangère ici !...

LARUE.

Une étrangère ? Vous, Marjolaine, que madame de Cheverny a accueillie comme sa fille ?

MARJOLAINE, avec embarras.

Et puis, madame de Cheverny prononçait dans sa fièvre des paroles...

LARUE.

Ah ! vous pouvez tout me dire à moi ! Je suis un vieil ami de la famille. Le colonel, il y a trois ans, quand j'étais capitaine, m'a sauvé d'une terrible passe... en me tirant des griffes... d'un oiseau de proie !... Allez, mon enfant, votre frère Jacques a eu deux fois l'occasion de sauver la vie à Cheverny... Il aurait bien pu m'en laisser une !

MARJOLAINE.

Permettez-moi de ne pas répéter les paroles de madame de Cheverny.

LARUE.

Singulier ! Enfin. Comment cela est-il arrivé ? (silencieusement, Marjolaine passe la carte à Larue qui lit.) « Patoche ! » et au-dessous, au crayon... « Croit qu'il est de l'intérêt » de madame de Cheverny de lui éviter un entretien avec « le colonel... » Patoche.

MARJOLAINE.

Vous le connaissez ?

LARUE.

Si je le connais ! L'oiseau de proie dont je vous parlais !... Il est donc sorti de prison ?

MARJOLAINE.

Lorsque madame de Cheverny a reçu cette carte, elle a pâli et s'est trouvée mal. En revenant à elle, elle a eu un accès de délire.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGUERITE, BERNARD.

BERNARD, sortant de la maison avec sa mère à son bras.

La voici, notre malade et tout à fait rétablie... Assieds-toi là, maman ! (A Larue.) Où en sont nos ouvriers ?

LARUE, se frottant les mains.

Ça va ! Ça va ! On dresse la tente.

BERNARD, à Marguerite.

Je puis te confier à Marjolaine ? (Au commandant.) Allons voir où nous en sommes. (A Marguerite.) Je reviendrai te chercher pour que tu nous donnes ton avis. Tu veux bien ?

MARGUERITE.

A tout à l'heure.

SCÈNE III

MARGUERITE, MARJOLAINE.

MARGUERITE.

Mon enfant!

MARJOLAINE.

Madame?

MARGUERITE, hésitant.

J'ai parlé?

MARJOLAINE, très bas.

Oui!

MARGUERITE.

Mon Dieu!

Elle cache son front dans ses mains.

MARJOLAINE, avec élan.

Ah! madame! Ah! madame!

MARGUERITE.

Qu'avez-vous entendu? (Marjolaine se tait.) Soyez franche!

MARJOLAINE.

J'ai compris que vous pleuriez un enfant disparu et que vous craigniez les révélations de Patoche à M. de Cheverny...

MARGUERITE, accablée.

C'est vrai ! Cet homme sait tout.

MARJOLAINE, à part.

Un enfant !... perdu comme Jacques !

MARGUERITE.

Le hasard vous a faite la confidente de mon secret.

MARJOLAINE.

Ah ! Madame, ce que j'ai compris surtout, c'est que vous êtes innocente, c'est qu'aucun soupçon ne saurait vous atteindre. C'est que vous avez été victime... et, depuis que j'ai le bonheur d'être auprès de vous, je connais assez votre caractère pour être sûre que vous avez tout dit à votre mari. Dès lors, que craignez-vous ?

MARGUERITE.

Ce que je crains, Marjolaine !... Quand M. de Chevry, un an après, se fit présenter à mon père et demanda ma main, je lui avouai tout en effet... tout, sauf la naissance de cet enfant. Je n'avais pas de preuves, c'est vrai, mais tout me démontrait qu'il était mort !... S'il n'était pas mort, pourtant !

MARJOLAINE.

A quelle époque a-t-il donc disparu ?

MARGUERITE.

Le lendemain de sa naissance le dix février 1860.

MARJOLAINE, à part.

Mon Dieu ! Si c'était Jacques !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMMANDANT LARUE,
OUVRIERS, GIRONDE, puis BERNARD.

GIRONDE, entrant, aux ouvriers qui traversent le théâtre, portant échelles, battants de bois, caisses, etc.

Allons, mes enfants, du nerf ! du nerf ! La fête est improvisée, raison de plus pour ne pas s'endormir.

LARUE.

Faites tout ce que vous dira M. Gironde... (Apercevant Marguerite.) Ah ! Madame de Cheverny, permettez-moi de vous présenter notre architecte, M. Pierre Gironde, qui vient d'être nommé sous-lieutenant de réserve au 166^e.

GIRONDE, s'inclinant.

Madame...

MARGUERITE.

Je vous remercie, monsieur, de votre empressement. Puisque vous êtes nouveau venu au régiment, mon mari aura le plaisir de vous présenter lui-même, non seulement à vos camarades, mais à tous les officiers de la garnison de Nancy, qui seront ici ce soir.

GIRONDE.

Oh ! madame, c'est payer d'un trop grand honneur un bien petit service.

BERNARD, entrant.

Maintenant, mère, tu peux venir voir nos préparar

tifs... Vous aussi, Marjolaine... Mesdames, nous profiterons de vos observations.

Il lui prend le bras et l'emène suivi de Marjolaine et du commandant.

SCÈNE V

GIRONDE, seul, puis PATOCHE.

GIRONDE.

Enfin, le passé est mort. En échappant à Patoche, j'ai fait de Pierre Gironde un honnête homme.

Il va pour sortir.

PATOCHE, lui touchant l'épaule.

Moriani !

GIRONDE, tressaillant.

Qu'est-ce ! (Se retournant.) Patoche !

PATOCHE, très simplement la main tendue.

Ta santé est bonne ?

GIRONDE, accablé.

Patoche !

PATOCHE.

La mienne, merci, bien honnête ; trois ans de centrale pour les billets Poplard, autrement ça va bien.

GIRONDE.

Que venez-vous faire ici !

PATOCHE.

T'y chercher. Tu es joliment changé depuis trois ans. Je comprends que les autres ne te reconnaissent pas !

Mais moi ! Pourquoi diable as-tu lâché le nom de tes aïeux, mon garçon ?

GIRONDE.

Pour vous fuir.

PATOCHE, goguenard.

Allons donc ! Tous mes papiers étaient chez Pastouret. Il n'y manquait que l'état civil de Pierre Gironde. Je suis parti là-dessus. Il y a huit jours que j'ai relevé ton gîte et aujourd'hui je te tiens mieux que jamais, feu Gironde, car, je viens de recevoir ton extrait mortuaire.

GIRONDE, furieux.

Ah !

PATOCHE, tirant un papier.

Bouge pas ! Tu es mort ! (Puis haussant les épaules.) Naïf ! Tu voulais faire le coup sans papa.

GIRONDE.

Ah ! vous me connaissez mal ! En me substituant à Gironde, je devenais Français. — J'ai bien été obligé de faire mon service militaire. Je quittai Paris, je passai mes examens pour le volontariat d'un an ; aujourd'hui je suis sous-lieutenant de réserve dans l'infanterie.

PATOCHE.

Et tu viens faire tes vingt-huit jours à Nancy... comme par hasard... au régiment de M. de Cheverny et jete retrouve chez madame de Cheverny !... Finaud, va !...

VOIX, dans la coulisse.

Monsieur Gironde ! Monsieur Gironde !

PATOCHE.

Sois franc, feu Gironde, où en es-tu ? As-tu dit à madame de Cheverny que tu es son fils ?

GIRONDE.

Ce serait ?

PATOCHE, haussant les épaules.

Fais donc l'étonné.

BERNARD, dans la coulisse.

Monsieur Gironde !

PATOCHE.

Tu ne le lui as pas dit ? Alors c'est moi qui vais le lui apprendre ! (A la domestique qui passe.) Eh ! là-bas !... Ma carte à madame de Cheverny.

La domestique sort.

GIRONDE.

Monsieur Patoche, je vous en supplie !...

PATOCHE, haussant les épaules.

Ah ! toi, tu es toujours le même ! Dans la vie, il faut choisir... honnête homme ou canaille ! Moi, je suis un honnête homme ; toi, mon p'tit : faux noms, faux en écritures privées et publiques, fausse qualité, tentative de vol avec effraction... port illégal d'uniforme !... Eh bien vrai... Je ne voudrais pas être dans ta peau.

VOIX DU COMMANDANT LARUE, dans la coulisse.

Monsieur Gironde, nous avons besoin de vous.

PATOCHE.

Va-t'en, mon garçon, va-t'en ! Je ne te retiens pas. (Changeant de ton après avoir aperçu madame de Cheverny qui vient de droite.) Va-t'en, voici madame de Cheverny.

GIRONDE, il fait trois pas pour sortir ; puis s'arrêtant vers Patoche avec un mouvement de rage.

Ah ! misérable, misérable !

PATOCHE, à part.

Il y viendra.

SCÈNE VI

PATOUCHE, MARGUERITE.

PATOUCHE, saluant Marguerite.

Madame...

MARGUERITE, émue, d'une voix altérée.

Que désirez-vous ?

PATOUCHE.

Rassurez-vous, madame, je suis le tombeau des secrets. Depuis plus de vingt ans, avez-vous entendu parler de moi ? Non, et pourtant, que de fois j'ai pensé à vous, que de fois je me suis demandé : « Qu'est-il devenu le p'tit ?... » Vous aussi, n'est-ce pas ? (Se rapprochant.) Eh bien, ne pleurez plus. Je vous apporte l'espérance...

MARGUERITE, très émue.

Monsieur !

PATOUCHE.

Mieux que l'espérance, la certitude.

MARGUERITE.

Vous l'avez vu ? Vous le connaissez ?

PATOUCHE, ému.

Il est mon ami, presque mon enfant... Ah ! je puis dire que c'est un digne jeune homme !...

MARGUERITE.

Mais... qui me prouvera... que... vous ne me trompez pas ?...

PATOCHÉ.

Aurais-je attendu si longtemps, si j'avais voulu abuser de votre crédulité ?

MARGUERITE.

Mon fils... Mon fils ?...

PATOCHÉ, à part.

Allons donc...

MARGUERITE.

Parlez !

PATOCHÉ.

Le hasard a tout fait, madame. Il y a trois ans, j'avais comme employé un jeune homme auquel je m'intéressais beaucoup. Un jour il me raconta son histoire, jugez de ma surprise. il avait été abandonné près de Borange en Lorraine... et recueilli par des nomades. — En mourant, ses parents adoptifs lui ont laissé de leur bonne action un récit détaillé... (à part.) C'est moi qui l'ai fait le récit détaillé... Et j'ai moi-même légalisé les signatures.

MARGUERITE.

Près de Borange !...

PATOCHÉ.

Je serais venu vous trouver tout de suite, si, brusquement, je n'avais été forcé de faire un voyage... d'affaires qui dura trois ans. A mon retour, j'appris que mon ancien employé, mon ami, était dans ce pays même où sans doute l'a poussé le souvenir et qui sait ? quelque vague espérance de retrouver sa famille, le pauvre enfant !

Il essuie ses yeux.

MARGUERITE.

Dans ce pays, près de moi ?

PATOCHÉ.

Plus près encore que vous ne pensez... Dites un mot, madame, et je vous le fais connaître.

MARGUERITE.

Que croire ?

PATOCHÉ.

Libre à vous de me prendre pour un imposteur, j'aurai fait mon devoir. Mais j'emporterai l'assurance que ce fils tenait peu de place dans votre cœur... En ce cas, pardonnez moi mon intervention.

Il fait mine de sortir.

MARGUERITE, à part.

S'il dit vrai pourtant ! (Haut.) Monsieur !

PATOCHÉ.

Madame ?

MARGUERITE.

Vous ne m'avez pas dit son nom.

PATOCHÉ.

Je ferai mieux, je vais vous l'amener. Il vous remettra les papiers relatifs à sa naissance... Vous l'interrogerez... Ne craignez pas de vous abandonner à l'élan de votre cœur. Et quand vous l'aurez vu... quand vous l'aurez entendu... C'est vous-même, madame, qui jugerez s'il a droit à votre amour ou s'il n'est qu'un étranger pour vous.

Il sort.

SCÈNE VII

MARGUERITE, seule, puis BERNARD, MARJOLAINE.

MARGUERITE.

Est-ce possible ?

LE RÉGIMENT

BERNARD.

Mère, voici le régiment ! Viens, viens donc, pour que tu sois la première à être vue par mon père... (Marguerite faiblit.) Eh bien, mère?... Tiens, mets-toi là...
 Le régiment défile sur le boulevard, devant la terrasse, on n'a perçoit que les képis et les fusils.

MARGUERITE.

Bernard ! Ton père !

BERNARD.

Mon père !

MARJOLAINE.

J'aperçois Jacques ! Jacques ! Il ne me voit pas. Il n'a même pas levé la tête !

BERNARD.

Il ne se doute guère que vous êtes si près de lui. (Descendant à Marguerite.) Mon père va être retenu au quartier, il ne pourra pas être ici avant une demi-heure, je cours l'embrasser et je le ramène.

Il sort.

MARJOLAINE, à Marguerite.

Comme vous êtes pâle, madame, souffrez-vous davantage ?

Entrent Patoche et Gironde.

MARGUERITE, bas.

Mon enfant n'est pas mort !

MARJOLAINE.

Mon Dieu !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GIRONDE, PATOCHE.

PATOCHE.

Madame ?

MARGUERITE.

Déjà !... dans un pareil moment... Alors que j'attends mon mari... Restez auprès de moi, Marjolaine... je serai plus forte... (A Patoche.) Vous pouvez parler !

GIRONDE, à lui-même.

Quelle infamie !

PATOCHE.

Madame, l'enfant que vous pleurez, le hasard l'avait conduit sous votre toit.

MARGUERITE.

Monsieur Gironde !

MARJOLAINE.

Alors Jacques?... Je me trompais donc ?

PATOCHE, remettant les papiers à Marguerite.

Voici les papiers dont je vous ai parlé. La femme du colonel de Cheverny peut avoir confiance en nous, jamais nous ne trahirons le secret de mademoiselle de Pontalès !

MARGUERITE, à Gironde, gênée.

Approchez, monsieur... que craignez-vous ?

GIRONDE, gêné.

Madame...

MARGUERITE, gène.

Je devrais vous montrer plus de joie... plus d'expansion, mais mon mari va venir... nous n'avons que quelques minutes...

GIRONDE.

Votre cœur doit être partagé entre la tendresse que vous éprouvez pour un enfant regretté et la crainte d'égarer cette tendresse sur un étranger.

PATOCHE, bas à Gironde.

Eh ben ! quoi donc ? J'esuis là, mon fils, ne l'oublie pas.

MARGUERITE.

Parlez !

GIRONDE, à part, sous l'œil de Patoche.

Votre regard est si triste... Je comprends votre pensée... Ce n'était pas ainsi que vous rêviez votre fils ?...

MARGUERITE

Peut-être... mais maintenant que je vous vois, je remercie Dieu qui vous a protégé et qui a fait de vous un honnête homme !

GIRONDE, à part.

Un honnête homme ! (Haut.) Ah ! madame !

PATOCHE.

Ta mère !... Ta mère !... Godiche !

MARGUERITE, regardant les papiers.

Ainsi, vous avez vingt-cinq ans, vous avez été abandonné ?

GIRONDE.

Je venais de naître... On m'a trouvé à quelques kilomètres d'ici.

MARJOLAINE, à part.

Il ment !

MARGUERITE.

Plus tard, demain, vous me raconterez vos souvenirs d'enfance. Vous me direz qui vous a soutenu, encouragé ; par quelle suite de hasards providentiels, je vous retrouve enfin... Je vous dirai, moi, combien de fois j'ai pleuré à cause de vous et vous comprendrez bien vite que j'ai droit à toute votre affection... Mais aujourd'hui, je vous l'ai dit... mon mari va venir... il faut nous séparer.

GIRONDE, saluant.

Madame...

MARGUERITE, simplement.

Pourquoi ne m'appellez-vous pas votre mère ?

GIRONDE, essayant de prononcer.

Ma... madame !

Il s'éloigne, Patoche le suit.

PATOCHÉ, à Gironde, à part.

Ecoute, toi !... tu as failli te trahir... si tu ne marches pas droit, je te démolis, toi, ton faux nom et ton faux grade... Choisis !... Pierre Gironde pendant quinze jours ou Moriani tout de suite.

GIRONDE.

Moriani, jamais, jamais !

Il sort.

PATOCHÉ.

J'en étais sûr !...

MARJOLAINE, allant droit à Patoche.

Je veux vous parler.

PATOCHÉ.

A moi ?

MARJOLAINE.

Tout à l'heure, ici, quand le colonel sera au banquet.

PATOCHÉ.

À vos ordres !

Il disparaît.

SCÈNE IX

MARJOLAINE, MARGUERITE, puis BERNARD.

MARGUERITE, lisant.

Oui ! Documents relatifs à la naissance de Pierre Gironde, fils de mademoiselle de Pontalès, disparu le...

BERNARD, accourant.

Voici mon père, il me suit !

MARGUERITE, à Marjolaine, très émue.

Marjolaine, je vous en prie, une minute pour me remettre... Courez le recevoir... Courez !...

MARJOLAINE.

Ne craignez rien.

Elle sort.

MARGUERITE.

Ah ! je ne vois plus... je... Ah !

Elle tombe évanouie, les papiers de Patoché à la main.

BERNARD, s'élançant.

Mère ! mère chérie !... (Il lui prend la main et aperçoit les papiers.) Qu'est-ce donc ? (Voyant les papiers.) La cause de son évanouissement peut-être ? Ah ! son fils... Pierre Gironde... Mon Dieu... Maman, mam...

Il reste épouvanté.

MARGUERITE, revenant à elle.

Bernard !... (Elle se souvient et regardant les papiers avec angoisse.) Je suis perdue !

Elle se lève.

BERNARD.

Tu souffres ?

MARGUERITE, pliant les papiers automatiquement sans les regarder et en fixant au contraire ses regards sur ceux de son fils.

Oh ! un moment de fatigue. Depuis ce matin... tu sais... je ne suis pas bien... mais tranquillise-toi... mon Bernard... (A part, quand elle est parvenue à cacher les papiers dans sa poche.) A-t-il lu ?

BERNARD, se retenant pour ne pas pleurer.

Tu ne veux rien ?

MARGUERITE.

Non... mon enfant, offre-moi ton bras pour aller recevoir ton père... Tu trembles... Qu'as-tu ? (Il détourne les yeux.) Regarde-moi.

BERNARD.

Mère !

MARGUERITE, tremblant.

Tu n'as rien contre moi ?

BERNARD, la prenant dans ses bras.

Oh ! maman ! je ne t'ai jamais tant aimée !

MARGUERITE, à part.

Il ne sait rien. Je suis heureuse.

SCÈNE X

LES MÊMES, CHEVERNY, MARJOLAINE, JACQUES.

CHEVERNY, tenue de campagne.

Marguerite !

MARGUERITE.

Toi ! Enfin ! te voilà !...

CHEVERNY, étreignant Marguerite dans ses bras.

Ah ! je croyais bien ne plus te revoir... C'est si loin le Tonkin... (Aux autres, souriant.) Vous ne vous imaginez pas comme c'est loin.

MARGUERITE.

La sœur de Jacques.

MARJOLAINE, à part.

La sœur !...

CHEVERNY, à Marjolaine lui prenant les mains.

La plus douce, la plus prévoyante des sœurs, un cœur plein de tendresse et de dévouement... (A Marguerite.) Tu as bien fait d'ouvrir les portes de notre maison à ces deux enfants qui n'avaient pas de famille... Eh bien ! Et Jacques ?... Je lui avais dit de me suivre.

Allant regarder au fond et l'apercevant qui entre en tenue de campagne. Marjolaine se précipite vers le sous-officier qui fait également un pas vers elle. Cheverny les arrête.

MARJOLAINE, embarrassée.

Monsieur...

MARGUERITE.

Qu'avez-vous, mon enfant ?...

MARJOLAINE.

Vous êtes si bon pour mon frère et pour moi... je vous dois la vérité tout entière... Jacques n'est pas mon frère !...

CHEVERNY.

Qu'est-il donc ?

MARJOLAINE.

Un enfant recueilli par mon père quand j'étais toute petite... Mon père mourut et je me chargeai de l'enfant comme si j'avais été sa mère. Plus tard, lorsque je vins à Paris, je compris bien des choses. Le monde est si méchant. Je ne voulus point prêter aux calomnies. Voilà pourquoi, de concert avec Jacques, j'ai dit partout que nous étions frère et sœur.

MARGUERITE, souriant avec bienveillance.

Et croyez-vous l'aimer comme on aime son frère ?

Silence.

MARJOLAINE.

C'est bien ainsi que je l'ai toujours aimé !

MARGUERITE.

Et maintenant ?

MARJOLAINE.

Je ne sais pas, madame.

CHEVERNY, intéressé.

Et lui ?

MARJOLAINE.

Il était si jeune quand il s'est engagé.

CHEVERNY, apercevant Jacques.

Avance donc toi !

Marjolaine et Jacques se précipitent.

MARJOLAINE.

Ah ! Jacques !

CHEVERNY.

Permettez l... Ma femme et mon fils d'abord !

MARGUERITE, lui tendant les deux bras, avec élan.

Monsieur l...

BERNARD.

Jacques l...

JACQUES.

Combien je suis ému de votre accueil, madame.

MARGUERITE.

Nous n'avons qu'à nous souvenir pour vous aimer.
(A Cheverny.) N'est-ce pas ?

CHEVERNY.

Ce n'est pas moi qui te démentirai, morbleu l... Sans
lui l... (A Jacques.) Merci, tu sais l...

JACQUES.

Oh ! mon colonel !

CHEVERNY, le poussant vers Marjolaine.

Maintenant, va l'embrasser.

Jeu de scène. Ils se rapprochent l'un de l'autre, se prennent
les mains silencieusement et vont s'embrasser. Ils restent in-
terdits.

JACQUES, troublé.

Comme tu es jolie, je ne t'avais donc jamais regardée !

MARGUERITE.

Eh bien ! Voilà comme vous vous embrassez !

CHEVERNY, à Marguerite.

Tiens ! Tiens l... Ils voient clair à présent...

JACQUES, bas.

Marjolaine !

Marjolaine avance le front timidement. Il l'embrasse, elle baisse
la tête sous son baiser et s'appuie le front sur l'épaule de Jac-
ques.

JACQUES, de même.

Je t'aime !

MARJOLAINE, plus bas encore.

Je t'aime !

MARGUERITE.

Chers enfants !

CHEVERNY, souriant.

Patience ! Jacques aura vite décroché son galon de sous-lieutenant, c'est l'affaire d'un an. Rendez-vous libres, mes enfants, entrez, sortez, promenez-vous, cette maison est la vôtre. (Jacques, Marjolaine, Bernard, vont causer sur la terrasse. Cheverny à Marguerite, lui prenant les deux mains.) Marguerite, ma chère femme, maintenant regarde-moi, regarde-moi dans les yeux. Dis-moi que tu es heureuse.

MARGUERITE, très émue, oppressée, avec des hoquets, riant et pleurant à la fois.

Heureuse ?... heureuse !... Ah !

Elle sanglote et, malgré ses efforts pour se soutenir, tombe dans les bras de son mari.

CHEVERNY, avec reproche.

J'ai beau redoubler de tendresses, tu n'oublieras donc jamais ?...

MARGUERITE.

J'ai tort, mais ce n'est pas ma faute, tu le sais bien... Ne t'ai-je pas vu pleurer, toi aussi ? Ne t'en défends pas ! Pourquoi aurais-tu pleuré, toi sans reproches ! C'est que tu te disais qu'un autre se souvient, lui aussi... et c'est ce qui me rend folle !

CHEVERNY.

J'avais espéré qu'à force de dévouement, j'effacerais ce souvenir de ta vie... (A part avec accablement.) et de la mienne.

MARGUERITE.

Pardonne-moi... je devrais être tout entière à la joie de te revoir après tant de fatigues et de dangers, pardon... C'est fini !...

CHEVERNY.

Bien vrai !...

MARGUERITE.

Oui...

CHEVERNY, lui prenant les mains.

Laisse-toi donc être heureuse !... Mais tu as un peu de fièvre... rentre, ma chérie... Marjolaine, Jacques, accompagnez-la, voulez-vous ?

MARJOLAINE.

Monsieur de Cheverny a raison, vous avez besoin de repos...

CHEVERNY.

Raconte à ma femme comment tu m'as sauvé la vie... (A Marguerite.) Ça t'intéressera et Marjolaine en sera fière.

SCÈNE XI

CHEVERNY, BERNARD.

CHEVERNY, appelant.

Bernard !

BERNARD.

Mon père !

CHEVERNY.

Tu veux toujours t'engager ?

BERNARD.

Dés demain, si vous ne vous opposez pas.

CHEVERNY.

Je ne contrarierai pas ta résolution, mais entre toi et moi il y aura des devoirs impérieux, rigides, y as-tu songé?

BERNARD.

Oui, mon père...

CHEVERNY.

Je serai plus sévère pour toi que pour les autres.

BERNARD, souriant.

Vous aurez raison, mon colonel.

CHEVERNY.

Ne ris pas. Je ne suis pas sans inquiétude, moi. Demain, vois-tu, quand tu seras au régiment, tu auras perdu toute personnalité, tu seras un soldat ni plus ni moins pour moi que les autres. Tu auras ta part de la même justice... de la même affection. Et tu seras soumis à la même rigoureuse et implacable discipline. Aujourd'hui je suis encore ton père. Demain je ne serai plus que ton colonel.

BERNARD.

Ne craignez rien. Mon affection pour vous ne peut que grandir et de toute la crainte et de tout le respect que m'inspirera l'officier.

CHEVERNY.

Bien. Conserve toujours en toi le culte de l'honneur et sacrifie-lui ce qui te sera le plus cher.

BERNARD.

Ce qui me sera le plus cher?

CHEVERNY.

Tu auras des aventures... C'est de ton âge; mais un

conseil: ne laisse derrière toi ni larmes ni mauvais souvenirs. Ecoute ce qui est arrivé il y a vingt-cinq ans dans ce pays même à un de mes amis. Après un dîner copieux, il fit un pari stupide, odieux, dont l'idée ne pouvait germer que dans un cerveau troublé par l'ivresse... celui de... séduire... la première jeune fille qu'il rencontrerait.

BERNARD.

Infamie !

CHEVERNY.

L'infamie fut commise ! lâchement... Il la surprit pendant son sommeil.

BERNARD.

Mais le criminel fut connu ?

CHEVERNY.

Il ne le fut de personne... pas même de sa victime.

BERNARD.

Son ivresse dissipée, le malheureux ne s'est pas tué ?

CHEVERNY, avec émotion.

Il voulut mourir en effet. Il s'engagea dans l'armée qui partait pour l'expédition d'Italie, fut blessé et laissé pour mort sur le champ de bataille; il guérit; et à son retour en France, sans dévoiler son crime, il épousa la jeune fille !...

BERNARD, qui a remarqué son émotion.

Mon père !...

CHEVERNY, comme à lui-même.

L'honneur, c'est le calme de la vie... C'est la fierté de la vieillesse...

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE COMMANDANT LARUE

suivi de PLUSIEURS OFFICIERS.

On a entendu des cliquetis de fourreaux de sabres dans la coulisse.

LARUE, entrant.

Mon colonel !...

CHEVERNY.

Larue, mon brave Larue !...

LARUE.

Mon colonel, le général qui a tenu à présider notre banquet, vous attend avec tous les officiers de la garnison.

CHEVERNY, prenant les mains de Larue.

Une idée de toi ce banquet !... Je te reconnais bien là... Rien ne pouvait me faire plus de plaisir !

Ils sortent tous. On entend dans la coulisse des bruits de voix, de sabres, de verres, etc. — Musique au besoin. — Le tout se continuant pendant la scène suivante.

SCÈNE XIII

PATOCHÉ, MARJOLAINE.

PATOCHÉ, rentrant avec précaution.

Qu'est-ce qu'elle me veut, la petite dame ? (A percevant Marjolaine qui revient.) Attention !...

MARJOLAINE, après s'être assurée qu'ils sont seuls.

Vous êtes un misérable !... M. Gironde n'est pas le fils de madame de Cheverny.

PATOCHE.

Qu'en savez-vous ? Ah ! mais je vous reconnais, vous, vous vous appelez Marjolaine.

MARJOLAINE.

Oui.

PATOCHE.

Je me souviens... vous avez un frère... un frère d'adoption ?

MARJOLAINE.

Jacques, sous-officier au régiment de M. de Cheverny.

PATOCHE.

Est-ce que ce serait lui, par hasard ?

MARJOLAINE.

Peut-être.

PATOCHE.

Lui ! Ah ! diable !... Alors vous voulez me perdre ?

MARJOLAINE.

Vous perdre, que m'importe ? Je défendrai du moins contre vous madame de Cheverny.

PATOCHE.

Vous êtes un danger. Le danger, je le supprime.

MARJOLAINE.

Je ne crains rien.

PATOCHE.

Même pour Jacques ?

MARJOLAINE.

Pour Jacques ?

PATOCHÉ.

Prenez garde, Gironde sera demain son officier.

MARJOLAINE.

Eh bien ?

PATOCHÉ.

Eh bien ! Un mot trop vif, un geste imprudent, facilement provoqué... c'est le conseil de guerre, la mort !

MARJOLAINE, affolée.

La mort !...

PATOCHÉ, cynique.

Tu te tairas ?

MARJOLAINE, sanglotant.

Ah ! le misérable ! le misérable !

PATOCHÉ, à part.

Je la tiens !

En même temps que ces derniers mots, on entend dans la coulisse, les cris :

VOIX, au dehors.

Vive la France ! Vive le 166^e !

Des chocs de verres, etc., et une musique lointaine.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

TROISIÈME TABLEAU

La chambrée.

Une chambrée de soldats, au 168^e d'infanterie de ligne à Nancy. Des lits à gauche et à droite; à gauche et à droite une porte. Dans le fond, râtelier avec les fusils Lebel, au-dessus du râtelier ce qui reste est blanchi à la chaux. De chaque côté du râtelier, une fenêtre qui donne sur la cour intérieure de la caserne. Lorsqu'on ouvre ces fenêtres, on voit en face, de l'autre côté de la cour, les bâtiments blancs de la caserne. Au milieu de la chambre, une longue table; le long de la table des bancs; dans un coin, un balai; des cruches; des gamelles; au-dessus de la table, pendus au plafond par des cordes, la planche à pain; au-dessus des lits la planche à bagages; avec les sacs, les capotes, les képis, les schakos; aux planches sont suspendus les musettes, les bidons, les quarts, par dessous, noms des soldats, numéros des fusils, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CAPORAL MARTIN, BELHOMME, POPLARD,
RICHARD, FOUREAU, SIMON, DES SOLDATS.

Au lever de rideau, les soldats sont dans la chambrée en train d'astiquer les fournements, les uns brossent leurs effets, les autres tirent leurs chaussures.

res ; d'autres visitent les boutons ou graissent leurs fusils. Il y en a qui sont étendus sur leurs lits et qui fument ; deux ou trois assis à la table écrivent, deux autres jouent au loto. Belhomme fait sa toilette. Le caporal Martin écrit. Poplard lit des lettres. Ils chantent avant le lever du rideau.

BELHOMME.

Qui est-ce qui a le miroir de l'escouade ?

FOUREAU.

Il est chez le Double.

BELHOMME.

Mince, et nous, alors ?

MARTIN.

Qu'est-ce que tu veux ?

BELHOMME.

Friser ma moustache.

MARTIN.

Inutile d'embellir ta nature, le soldat français est irrésistible.

BELHOMME.

Parle pour toi.

MARTIN.

Le sexe est toujours charmé de s'appuyer sur le bras d'une culotte rouge.

BELHOMME.

N'empêche, je voudrais un miroir.

SIMON.

Tiens. (Il lui tend son brodequin.) Mire-toi !

BELHOMME.

T'es pas la moitié d'une bête !

Il se mire.

4

SIMON.

Monsieur Belhomme, vous êtes un insolent.

BELHOMME.

Vaut mieux être insolent que bête.

MARTIN.

Pourquoi?

BELHOMME.

Ça dure moins longtemps, caporal.

FOUREAU.

Qu'est-ce que tu fais là, quinze cents francs?

POPLARD.

Je dépouille ma correspondance.

BELHOMME.

Ça va bien, les vins de Champagne?

POPLARD.

Pas mal, et toi?

BELHOMME.

Moi, j'en goûterais bien une fois, sur mon pain.

POPLARD.

J'en enverrai un panier à la cantine pour l'escouade.

BELHOMME.

T'es un bon zigue, quoique tu sois riche.

MARTIN.

Ecoutez-moi un peu, quinze cents francs. Vous avez fait vos classes?

POPLARD.

Oui, caporal.

MARTIN.

Moi aussi, puisque je suis de celle qu'on va libérer. N'empêche, on oublie. Dites-moi donc... Amour, ça prend un h?

POPLARD.

Dans les sapeurs, oui, caporal, mais pour les gradés, c'est facultatif.

MARTIN.

C'est ce que je pensais.

BELHOMME, riant.

Ah! ah! ah!

MARTIN.

Belhomme, tu te paies ma tête?

BELHOMME.

Oh! caporal, ça me coûterait trop cher!

FOUREAU, jouant au loto.

Dix-sept, l'âge des payses.

Il marque.

SIMON, de même.

J' l'ai pas.

FOUREAU.

Vingt-et-un, le conscrit.

Il marque.

SIMON.

J' l'ai pas.

FOUREAU.

Soixante-dix-sept, pique et pioche, les armes du génie.

Il marque.

SIMON.

J' l'ai pas.

FOUREAU.

Onze, les jambes à Belhomme!

SIMON.

J' l'ai pas non plus.

MARTIN.

N'oubliez pas que c'est aujourd'hui samedi. Il y a la revue de chambrée par l'officier de réserve qui a pris la semaine. Faut lui donner une crâne idée du 166° à ce pékin-là.

PICHARD.

Oh! la troisième du deux, c'est franc!

BELHOMME.

Oh! oui, c'est franc!

MARTIN, écrivant.

H... amour... h-a-cha, m-o-u-r, mour.

POPLARD.

Dix-huit cents francs la barrique... Hét hé! (Cherchant.)
Où ai-je mis mes lunettes?

On entend une sonnerie.

LES SOLDATS.

V'là le rata! V'là le rata! (Ils se lèvent bruyamment abandonnant tout et sortant en tumulte.) Le rata! le rata!

Poplard se heurte au fourrier qui entre suivi de Bernard portant son équipement.

SCÈNE II

POPLARD, MARTIN, BERNARD, LE FOURRIER.

Bernard porte des effets d'équipement.

POPLARD.

Où ai-je fourré mes lunettes? C'est encore une fumisterie.

Il se heurte contre le fourrier qu'il ne voit pas.

LE FOURRIER.

Hé! dites donc, empaillé!

POPLARD.

Oh! pardon!... pardon... je cherchais mes lunettes...

LE FOURRIER.

Vous les avez sur le nez.

POPLARD.

Tiens, c'est vrai. Je ne les voyais pas. Oh! pardon.

LE FOURRIER.

Caporal!

MARTIN.

Fourrier.

LE FOURRIER.

Combien vous reste-t-il de lits dans la chambrée?

MARTIN.

Tous les plumards libres vont être pris par les vingt-huit jours.

LE FOURRIER.

Pas d'homme en prison?

MARTIN.

Un seul, Lorient, qui a trinqué de huit jours hier à la contre-appel.

LE FOURRIER, à Beraard.

Vous occuperez son pieu, provisoirement. Posez ça dessus!... Venez!

Ils sortent.

SCÈNE III

POPLARD, MARTIN, TOUS LES SOLDATS, rentrent en se bousculant, portant des gamelles fumantes, BELHOMME en a deux, il en donne une au caporal; les soldats s'assoient sur le banc et se pressent le long de la table.

BELHOMME.

Votre beefsteack, caporal.

UN SOLDAT.

Gare à la graisse.

BELHOMME.

On va donc se caler la joue.

SIMON, la bouche pleine.

Hé! Foureau!

FOUREAU, la bouche pleine.

Hé! Simon!

BELHOMME.

Ma fourchette? Qui m'a chauffé ma fourchette?

UN SOLDAT.

Mon quart? Qui qui m'a chauffé mon quart?

MARTIN, qui cherche une cruche.

La cruche! Où est la cruche?

PIGHARD, entrant avec une cruche.

Me v'là, me v'là! Faites pas tant de foin.

Il verse au caporal.

BELHOMME.

Qui qui m'a sifflé mon bricheton?

FOUREAU.

Il va encore dire que c'est moi.

UN SOLDAT.

C'est kif kif toutes les fois.

Ils mangent. Silence.

MARTIN, debout et buvant son quart.

Je vous salue, soldats, quand vous seriez dix mille.

Il se rassied.

LES SOLDATS.

Merci, caporal.

SIMON, la bouche pleine.

Hé! Foureau!

FOUREAU, la bouche pleine.

Hé! Simon!

PREMIER SOLDAT.

Un os! Ah! mais, je le cognerai le cuisinier!

PICHARD.

Que du nerf! Si ça continue, je mets les pieds dans le plat, moi. On verra.

SIMON.

Fais pas ça, hé, l'ancien!

FOUREAU.

Du croquant, je vas le dire au colo.

SIMON.

Qui qui veut mon gras?

FOUREAU.

Qui qui veut mon maigre?

Ils se lèvent et font l'échange.

BELHOMME, une jarrettière au bout de sa fourchette.

Une jarrettière dans ma gamelle!...

LE RÉGIMENT

TOUS LES SOLDATS, riant.

Oh! Oh!

POPLARD.

Qu'est-ce que tu cherches ?

BELHOMME, sérieux.

La jambe!

SIMON, la bouche pleine.

Hé! Foureau!

FOUREAU, de même.

Hé! Simon!

Les soldats ont fini de manger. Pichard range les gamelles; les soldats se remettent à leurs fourniments, sur la table, sur le banc, sur leurs lits.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERNARD.

Il entre portant un fusil, un sabre-baïonnette, des cartouchières qu'il pose sur le lit qu'on lui a désigné.

FOUREAU.

Un vingt-huit jours ?

BERNARD, gaiement.

Non, camarades, un engagé.

FOUREAU.

Un bleu! Dis donc, tu me donneras ta gamelle.

SIMON.

Un bleu! Qu'est-ce que tu paies ?

BERNARD.

Tout de suite, camarades ! Attendez que je me débrouille.

FOUREAU.

On t'aidera.

BERNARD.

Ce soir, à la cantine, tout ce que vous voudrez.

PICHARD.

Comment t'appelles-tu ?

BERNARD.

Cheverny.

PICHARD.

T'es parent du colo ?

BERNARD.

Son fils !

PICHARD.

Mince, qué veine pour l'escouade !

BELHOMME.

Dis-donc, je suis Belhomme.

BERNARD, riant.

Héu ! pas trop !

BELHOMME, avec une bourrade.

Belhomme, c'est mon nom.

BERNARD.

Ah !

BELHOMME.

Et voilà mon lit.

BERNARD.

Près du mien ?

BELHOMME.

Qu'est-ce que tu paies ?

BERNARD.

Ce soir !

BELHOMME.

Bont ! Alors tu t'es engagé ?

BERNARD.

Oui.

BELHOMME.

Au lieu d'entrer à Saint-Cyr ? Je parie que tu as la peau trop courte. Y a rien de gênant comme ça pour travailler.

BERNARD, riant.

Mais non, j'ai l'ambition de devenir officier en passant par le rang, voilà tout.

BELHOMME.

T'as pas la flegme, toi !

BERNARD.

Je ne serai pas le premier, et il y a dans l'armée d'illustres exemples.

BELHOMME.

D'illustres veinards !

BERNARD.

Veux tu m'apprendre à faire mon lit ?

BELHOMME.

Tu paieras à boire ?

BERNARD.

Puisque c'est entendu.

Ils font le lit.

FOUREAU.

Son lit à c't'heure ? Y connaît rien de rien celui-là.

SIMON.

Tu parles... c'est le fils du colo !...

PICHARD.

Y a du bon.

FOUREAU.

Et puis c'est franc.

BELHOMME.

Tu parleras pour moi à ton père !... Passe-moi le polochon.

BERNARD.

Le polochon ?...

BELHOMME, lui désignant le traversin.

Ça... as pas peur... tu seras vite à la coule.

BERNARD.

Dis donc, on trime, hein, au 166° ?

BELHOMME.

Oui, mais il y a du bon.

BERNARD.

Les sous-officiers ?

BELHOMME.

C'est franc... Quant au caporal Fiche-la-Guigne...

BERNARD.

Qui ça ?

BELHOMME, désignant Martin.

Martin, dit Fiche-la-Guigne. Pas d'instruction pour quatre sous. Impossible de décrocher les galons d'or, Guignard n° 1. Mais bravé homme. Une barre de fer pour la consigne. Un père pour son escouade. Avec ça bête à faire pleurer un vésicatoire. (A Martin.) Pas vrai, caporal ?

MARTIN.

Tu dis ?

BELHOMME.

Que ce n'est pas toi qui as inventé la poudre sans fumée ?

MARTIN.

Possible, mais je ne la crains pas non plus. Et je vais te flanquer deux jours pour te ficher de moi.

BELHOMME.

Pardon, je te ferai observer...

MARTIN.

Je ne souffre d'observation de personne, excepté de mes supérieurs, parce que je ne peux pas faire autrement.

POPLARD, de la table.

Belhomme, présente-moi à M. de Cheverny.

BERNARD, bas à Belhomme.

Qui est-ce ?

BELHOMME.

Un volontaire d'un an. (Très maniéré, présentant Poplard qui s'avance.) Monsieur Poplard, de la maison Poplard et compagnie, marchand de vins de Champagne à Châlons.

POPLARD, très myope s'avance encore et salue cérémonieusement Belhomme qu'il prend pour Bernard. A Belhomme.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance !

Il tend la main à Belhomme.

BELHOMME.

Faites pas attention. Il est myope comme une chauffette.

Il prend la main de Bernard et la met dans celle de Poplard.

POPLARD, confus.

Où! monsieur, excusez! J'ai eu dans le temps la vue un peu fatiguée, mais ça va mieux.

Il s'éloigne, trébuche contre tout ce qu'il rencontre. Belhomme s'élançe, le prend sous le bras, et le reconduit jusqu'au banc.

BELHOMME.

Viens, mon vieux Bélisaire! Qu'est-ce que ça serait, mon Dieu, sans les lunettes réglementaires?

BERNARD.

Comment fait-il à la cible?

BELHOMME.

Il tire sous lui... Le v'là fini ton lit, à la hauteur! Et pas en portefeuille... Pige-moi ça!

BERNARD.

Merci.

BELHOMME.

Dis donc, il ne te manque rien? As-tu tes effets de petit équipement? Alors t'es pas encore soldat. Ecoute ce que tu vas recevoir: boîte à cirage, nécessaire d'armes, paire de bretelles, brosse à boutons, brosse à fusil, brosse à habits, brosse double à souliers, caleçons, calotte, chemises, courroie de capote, cravate, dé à coudre, étui d'habit, musette, fiole à tripoli.

LES SOLDATS.

Assez! Assez!

BELHOMME, continuant.

Gamelle, assiette, fourchette, cuillère, paire de gants, guêtres en cuir, guêtres en toile, martinet, mouchoir, patience, sac de petite monture garnie...

LES SOLDATS.

A la porte! Enlevez-le!!

BELHOMME, continuant.

Sac de petite monture vide, sachet à cartouches, paire de souliers... (Des soldats se précipitent sur lui en riant et lui ferment la bouche. Il se débat, se dégage.) Sous-pieds de guêtres, quart, tampon de fusil. (On lui referme la bouche, il se dégage de nouveau.) Bidon, trousse garnie. (Il est essouffé et d'une voix éteinte.) A boire ! (On lui présente la cruche, il boit, continuant.) Gourde, trousse garnie, trousse vide, paire de ciseaux.

SCÈNE V

LES MÊMES, CATHERINE.

Bruit au dehors.

PLUSIEURS SOLDATS.

La cantinière !

BELHOMME.

La cantinière !... Je lui dois huit francs.

Il se cache.

MARTIN.

Madame Catherine dans les chambres ?... Eh bien ! et la consigne ?

CATHERINE.

La consigne est de ne pas faire crédit ; il y a des mauvais payeurs ici...

MARTIN.

Plaignez-vous au colonel.

CATHERINE.

Me plaindre ! Vous êtes encore gentil, vous ! Faire punir mes soldats, jamais de la vie...

MARTIN.

Alors, au pas gymnastique!

CATHERINE.

Merci, caporal!

MARTIN, à un soldat figurant.

Fais le guet, toi?

Le soldat se poste à la porte, d'autres cherchent à se cacher, qui, en se mettant sur leurs lits comme s'ils dormaient, qui, en se faulant derrière les camarades, etc.

CATHERINE, riant.

Oui, oui, cachez-vous! On a dû recevoir pas mal de mandats ici à l'occasion des grandes manœuvres, si nous réglions nos petits comptes, hein?

MARTIN, tirant son carnet.

Madame Catherine, je vous dois deux champoreaux, trente centimes... Voilà six sous.

CATHERINE, le rayant de sa liste.

Merci, caporal.

FOUREAU, cherchant à sortir.

Je me sens pas bien; j'vas chercher une autre gamelle.

CATHERINE.

Dis donc toi, eh! bouffi, tu me dois quarante sous.

FOUREAU.

Les doublures se touchent, madame Catherine.

CATHERINE.

Tu mens, tu as reçu six francs, le vaguemestre me l'a dit.

FOUREAU.

Même que j'avais voulu en payer une, ce matin, à l'occasion de ma fête et que je l'ai point pu. Pas vrai, les autres?

PICHARD.

Pour ça, c'est vrai, il ne paie jamais rien, celui-là !

CATHERINE.

Et toi, Simon, aboule tes trois francs.

SIMON.

Peau de balle, mame Catherine.

CATHERINE.

Tu as reçu cinq francs hier.

SIMON.

Même qu'il me faudrait trente sous pour aller à l'enterrement de mon pauvre oncle, et que j'pourrai pas y aller.

CATHERINE.

Ton oncle est mort !

SIMON.

Complètement, oui, madame Catherine.

Il tire son mouchoir.

CATHERINE.

Ne pleure pas, mon garçon, tiens, les voilà tes trente sous !

SIMON.

Merci !... (Remontant.) Ma pauvre tante...

CATHERINE.

Rambert, Didier, Denis, Laurent... Votre monnaie, allons !

TOUS LES QUATRE, tirant des doublures.

Peau de balle et balai de crin !

CATHERINE.

Pas un radis ?

LES QUATRE, ensemble.

Macache.

CATHERINE.

Je le dirai à l'adjudant.

BELHOMME.

Vous ne ferez pas ça, Catherine.

CATHERINE.

Ah ! te voilà, toi,... tu me dois deux francs vingt-cinq.

BELHOMME.

Excusez, Catherine, je vous dois huit francs.

CATHERINE, tendrement.

Deux francs vingt-cinq pour toi ! Tu sais bien !

BELHOMME.

Non, huit francs.

CATHERINE.

Ecoute ! Il y a bientôt un an que je suis veuve et le colonel m'a encore dit hier qu'il me remplacera si je ne me remarie pas, aussitôt après les manœuvres... Regarde-moi... Tu ne trouves donc pas ma cantine à ton goût ?

BELHOMME.

Si ! Ah ! nom d'un chien, si.

CATHERINE.

Pourquoi ne veux-tu pas de moi ?

BELHOMME, avec hésitation.

Faudrait trop me défendre... Je ne veux pas d'accidents dans mon ménage.

CATHERINE.

Nigaud !

BELHOMME.

J'ai de la défiance.

CATHERINE, avec tendresse.

Tu ne veux pas que ce soit deux francs vingt-cinq ?

BELHOMME.

Non, huit francs, je tiens à garder mon indépendance.

CATHERINE.

Alors, paye.

BELHOMME.

Je ne les ai pas!

CATHERINE, s'en allant.

Dire que je le gobe, cet imbécile-là!

Le soldat qui fait le guet à la porte fait signe à Martin.

MARTIN

Filez, madame Catherine!

CATHERINE.

Un officier? Je me trotte.

Elle sort.

MARTIN.

Fixe!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, GIRONDE, JACQUES.

GIRONDE, entrant.

L'homme de chambre?

PICHARD.

C'est moi, mon lieutenant.

GIRONDE.

C'est vous qui laissez des ordures dans le coin de cette porte?

PICHARD.

Moi, mon lieutenant?

GIRONDE.

Dans cinq minutes quand je repasserai si je trouve le moindre papier, vous en aurez pour deux jours, mon garçon.

Il passe devant les hommes.

BERNARD, à part.

Pierre Gironde, mon frère!

Ils se regardent. — Gironde passe.

JACQUES, à Bernard, bas.

Bonjour, ami. Je suis de semaine, j'ai à peine le temps de te serrer la main. Mais je trouverai un instant, tout à l'heure. A tout à l'heure, ami.

BELHOMME.

Où diable ai-je vu la figure de cet officier?

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins GIRONDE et JACQUES.

MARTIN.

Repos!

PICHARD, furieux.

Qu'est-ce que c'est que ce coco-là?

MARTIN.

L'officier de réserve.

PICHARD.

En voilà un pompier!

MARTIN.

Tu seras consigné demain pour murmurer contre ton supérieur!

PICHARD, furieux de plus en plus.

Consigné?... Moi?... De la classe?

MARTIN.

Tu répliques?

PICHARD.

Et Virginie qui m'attend! (Il défonce son lit à coups de poings.) Cré nom de non. (Il prend son balai, furieux.) Je fiche ma démission, moi. Le Gouvernement s'arrangera comme il pourra.

Il sort.

MARTIN.

Un peu de théorie, vous autres! C'est l'ordre du colonel.

BELHOMME, tranquillement.

Qué raseur, ce Fiche-la-Guigne!

MARTIN.

Belhomme, tu vas encore trinquer, je ne te dis que ça! Simon?

SIMON.

Caporal?

MARTIN.

Vous êtes en sentinelle avancée. Des déserteurs se présentent. Que faites-vous?

SIMON.

Nom d'un chien, caporal, je les fusille!

On rit.

MARTIN.

Comment? Et pourquoi?

SIMON, très calme.

J' sais pas.

MARTIN.

Et toi, Belhomme?

BELHOMME, haussant les épaules.

Je leur fais déposer les armes et je les dirige sur le petit poste de la grand' garde. Tout le monde sait ça!

MARTIN.

Bon! Foureau? Vous êtes en sentinelle avancée, un parlementaire se présente. Que faites-vous?

FOUREAU.

Je le fusille!

MARTIN.

Pourquoi?

FOUREAU.

J' sais pas.

On rit.

MARTIN.

Voyons, vous, Poplard?

POPLARD.

Je l'arrêterais, caporal, je lui banderais les yeux et je l'amènerais au petit poste.

PICHARD, entre avec son balai.

Pas besoin de lui bander les yeux... T'aurais qu'à lui passer les lunettes.

MARTIN.

Et toi, le malin, quand tu es au tir, pourquoi lèves-tu le coude droit à l'hauteur de l'épaule?

PICHARD, philosophiquement.

Pourquoi je lève le coude? Au tir, j' sais pas, mon vieux Fiche-la-Guigne, mais à la cantine...

Il fait le geste. — On rit.

MARTIN, à Bernard.

Et vous, là-bas ?

BELHOMME.

C'est le bleu, caporal.

BERNARD, souriant.

Oh ! je connais les premières notions de la théorie, et si vous voulez m'interroger ?

MARTIN, à part.

Le fils du colo ! (Haut.) Que représente le drapeau ?

BERNARD.

L'image de la patrie. Il est aussi l'emblème et la gloire du régiment. Les soldats ont le devoir de se rallier autour de lui, s'il court quelque danger, pour le sauver ou pour mourir.

MARTIN.

Dans quelles circonstances de la guerre, le soldat mérite-t-il le mieux de la patrie ?

BERNARD, gravement. Les soldats qui travaillent écoutent ; ils ont l'air sérieux et attentifs.

C'est lorsque, malgré la mauvaise fortune, malgré les plus grands revers, loin de se laisser abattre, le soldat redouble d'énergie, de ténacité et de courage.

Silence.

MARTIN.

Ne l'oublions jamais, camarades ! (On entend une marche sonnée par les clairons.) Très bien ça, rompez !

SIMON.

Vlà les vingt-huit jours.

BELHOMME.

Les réservistes ? Faut leur faire une entrée... Attention, vous-autes... Vous y êtes?... La marche funèbre de Chopin-Hauër.

Les réservistes se présentent à la porte ; quelques-uns en uniforme, d'autres en civil ; ils ont leur fourniment.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DES RÉSERVISTES,
 LANDRY, GRÉGOIRE, PELUCHARD, NICAISE,
 GRADOT, BENJAMIN, etc., etc.

Les soldats sont montés sur la table avec Belhomme, faisant face à l'entrée; les autres sont massés derrière.

BELHOMME, aux réservistes.

Fixe!... Une mesure pour l'adjudant... un... deux...
 (Les soldats et Belhomme exécutent un pas redoublé, les réservistes rient et applaudissent. Il joue seul.— Charivari.) Et maintenant, vous pouvez passer à la caisse, mes enfants, on paye à volonté... quatre sous par tête! (Il tend sa calotte et interroge les réservistes, au fur et à mesure qu'ils rentrent.) Ton nom? Ta profession?

LANDRY.

Landry! avocat!

BELHOMME.

Et toi?

GRÉGOIRE.

Grégoire, propriétaire.

PELUCHARD, bégayant.

Moi, Pe...pe...pe...luchard, rô...rô...rôtisseur.

GRADOT, accent du faubourg.

Moi, je chiffonne.

BELHOMME.

Que je parie que t'es de Paris?

GRADOT, se dandinant.

Probable.

BELHOMME, à Nicaise.

Et toi?

NICAISE, accent paysan.

Nicaise! Je sommes de Verpigneul.

BELHOMME.

Tes quatre sous.

NICAISE.

Je sommes de Verpigneul.

Il passe sans rien donner, clignant de l'œil.

BELHOMME.

Tête de boche!

NICAISE, à Martin.

Ous qu'est ma place, caporal?

Les autres passent.

MARTIN.

Tout à l'heure!... Tout à l'heure!

Nicaise lui offre une pomme. On le houscule.

GRADOT, à Martin, montrant Grégoire.

Caporal! vous voyez bien ce gros ventru-là?

MARTIN.

Oui.

GRADOT, à Foreille.

J'en paye une, si vous lui flanquez de la consigne.

MARTIN.

Sans raison?

GRADOT, même jeu.

C'est mon propriétaire...

BELHOMME, à un récrutiste.

Et toi, ton nom, ta profession?

BENJAMIN, riant.

Benjamin, agent de police, pour vous servir, monsieur Belhomme!

BELHOMME, le reconnaissant.

Que c'est bête! Je ne te reconnaissais pas, sous ta capote!

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN CAPITAINE.

MARTIN.

Le capitaine!... Fixe!

LE CAPITAINE, compulsant les lettres.

Grégoire, Landry, Peluchard, Dambrun, Durand, approchez!... (Ils approchent et prennent la position du soldat sans armes.) J'ai reçu différentes lettres qui vous concernent et qui me recommandent d'avoir soin de vous... pendant les manœuvres.

GRADOT.

De la faveur... des passe-droit.

LE CAPITAINE.

J'ai là dix-sept lettres de vos familles... une vingtaine de lettres de négociants et d'avocats... cent dix-neuf lettres de députés et sénateurs.

Les réservistes se félicitent.

GRADOT.

Oh! la! la!

LE CAPITAINE.

J'en prends bonne note. Caporal?

MARTIN.

Mon capitaine ?

LE CAPITAINE.

Je vous les recommande.

MARTIN.

Bien, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Tous ces hommes-là demain, à la corvée de quartier.

MARTIN.

Bien, mon capitaine !

LE CAPITAINE.

Rompez !

Il sort.

GRADOT, éclatant de rire.

Oh ! la ! la ! la ! (Tous les soldats rient, sauf les réservistes. — Gradot se tord et s'étrangle.) Mon proprio... (Les réservistes s'en prennent à lui et le querellent.) De quoi ? De quoi ?

BELHOMME, comptant.

Trois francs de recette. Je régale à la cantine.

TOUS.

A la cantine.

Ils sortent en chantant l'air de Belhomme.

SCÈNE X

JACQUES, BERNARD.

JACQUES, souriant.

Ainsi, te voilà soldat. Tu ne te repens pas de ce que tu as fait ?

BERNARD.

Non, certes.

JACQUES.

Dur métier aux premiers jours. Garde-toi des désillusions.

BERNARD.

Oh ! je sais de quoi est faite la vie de régiment.

JACQUES.

De toutes petites choses répétées sans cesse, qui ne paraissent pas bien utiles et sans lesquelles l'armée n'existerait pas. En guerre, l'héroïsme est la vie de tous les jours. En temps de paix, il faut quelque chose de plus que l'héroïsme, il faut de la foi et de l'abnégation.

BERNARD, simplement.

En un mot l'amour du métier.

JACQUES.

Tu semblais tout à l'heure, un peu triste. Pourquoi ?

BERNARD.

Triste, non... Préoccupé peut-être.

JACQUES.

Tu penses à ta mère ?

BERNARD.

Oui.

JACQUES.

Chaque fois que j'ai interrogé des conscrits silencieux, ils ne m'ont jamais fait d'autre réponse. Il n'y a que le souvenir de la mère, vois-tu, qui mouille les yeux de l'homme. Ce souvenir-là va t'alanguir un peu les premiers jours. Par la suite, il te reconfortera.

BERNARD.

Cher Jacques ! Quelle affection je me sens déjà pour toi !

JACQUES.

Et moi ! Il me semble que je te connais depuis dix ans. (S'asseyant sur un lit.) Nous sommes compatriotes, du reste, car tu es né en Lorraine, n'est-ce pas ?

Il allume une cigarette.

BERNARD.

Au château de Malpalu, mais toi ?

JACQUES, fumant.

Je suis Lorrain.

BERNARD.

Je croyais que tu n'avais aucun renseignement sur ta naissance ?

JACQUES.

Fort peu en effet, je sais au moins que je suis né dans ce pays, car c'est aux environs de Nancy que j'ai été recueilli par le père de Marjolaine.

BERNARD, à part, frappé.

Voilà qui est singulier !

JACQUES.

Qu'as-tu ?

BERNARD.

Ton père adoptif n'a jamais essayé de découvrir tes parents, comme c'était son devoir ?

JACQUES.

Il croyait à un crime. En dévoilant ma naissance, il craignait de m'exposer à de nouveaux dangers. Il s'était pris de tendresse pour moi. Il se dit que l'enfant serait heureux auprès de lui... Il ne s'est pas trompé...

BERNARD, rêveur.

Mais toi... plus tard ?

JACQUES.

Je suis venu plusieurs fois à Nancy, j'ai parcouru

les environs, j'ai cherché, j'ai interrogé. Mais que veux-tu ? Après plus de vingt ans.

BERNARD.

Dans ce pays, dis-tu ?

JACQUES.

Oui.

BERNARD, hésitant.

Tu ne pourrais.... préciser ?

JACQUES

Mais si.... à quatre lieues de Nancy, tout au plus, sur la Moselle, près de Borange.

BERNARD, de plus en plus ému.

Près de Borange ? (A part.) Comme Gironde !

JACQUES.

Oui. J'étais en train de me noyer dans la rivière. (Souriant.) Moïse sauvé des eaux ! (Surpris.) Pourquoi paraissais-tu si troublé ?

BERNARD, même jeu jusqu'à la fin.

N'est-il pas tout naturel qu'avec toute l'affection que j'ai pour toi, je m'intéresse à ta vie ?

JACQUES.

Eh bien ! tu la connais tout entière, car je n'en sais pas plus long.

BERNARD, à part.

N'y a-t-il qu'un hasard étrange.... ou bien l'un de ces deux hommes !... (Entre Gironde.) Gironde !

JACQUES, à part.

Gironde ! Marjolaine m'a dit que j'aurais un ennemi dans cet officier !... Pourquoi ?

SCÈNE XI

LES MÊMES, PIERRE GIRONDE.

GIRONDE.

N'oubliez pas, monsieur de Cheverny, que vous êtes libre jusqu'à l'appel !

BERNARD.

Je vous remercie, monsieur Gironde.

JACQUES, le reprenant.

Bernard !

BERNARD.

Je vous remercie, mon lieutenant, je ne profiterai pas de ma liberté.

GIRONDE.

Comme il vous plaira.

Il va pour sortir.

BERNARD, à part.

Comment le retenir ? (Haut.) Mon lieutenant ?

GIRONDE.

Quoi donc ?

BERNARD.

Il y a huit jours, vous avez quitté brusquement l'hôtel de Cheverny. Le soir même de l'arrivée de Jacques chez mon père. (Gironde regarde Jacques.) Vous ne connaissez donc mon ami que parce qu'il est sergent dans votre compagnie ?

GIRONDE, gêné.

En effet.

BERNARD.

Voulez-vous me permettre d'usurper de l'une de mes dernières prérogatives civiles ? Puisque je ne suis encore qu'à moitié soldat ! En vous le présentant d'une façon plus intime et en vous disant que mon père le considère un peu comme son fils, car Jacques lui a sauvé la vie au Tonkin ?

GIRONDE.

Je vous sais gré d'y avoir songé !

BERNARD, févreux jusqu'à la fin.

Entre vous et lui, du reste, la sympathie est naturelle ! Votre enfance à tous deux se ressemble étrangement.

GIRONDE, embarrassé.

Notre enfance ?

BERNARD.

J'ai cru entendre dire, à mon lieutenant, que vous non plus, comme Jacques, vous n'aviez jamais eu le bonheur de connaître votre père, ni votre mère !

GIRONDE.

Moi ?

BERNARD.

Me serais-je trompé ?

GIRONDE, après avoir hésité.

Non.... mais pourquoi ces questions ?

JACQUES, à Bernard.

N'est-ce pas, après tout, chose fort ordinaire.... D'où vient que tu sembles t'en étonner ?

BERNARD, bruyamment.

Voyons, toi Jacques, que ferais-tu, si tu apprenais que ta mère existe ?

JACQUES.

J'irais à elle, parce que je suis sûr que sa volonté n'a été pour rien dans mon abandon. Peut-être la trouverais-je heureuse? -- Mais si heureux qu'on soit, on n'est jamais assez riche de bonheur pour négliger tous les trésors de tendresse qu'un fils amasse en vingt ans et réserve à la mère qu'il n'a jamais connue.

BERNARD.

Et si pour assurer sa sécurité, le calme de sa vie, le secret de ta naissance devait rester ignoré de ta mère, que ferais-tu ?

JACQUES.

Je me sacrifierais... Je demanderais pourtant à la connaître. Il ne faut pas non plus d'un enfant exiger trop. Et alors, je l'aimerais silencieusement. J'irais, de temps en temps, me placer sur son chemin, pour la voir, au passage, et je serais quand même heureux de l'aimer ainsi, dans le plus profond mystère.... Ah! Bernard, pourquoi me fais-tu dire tout cela ?

BERNARD.

Partageriez-vous les mêmes craintes et les mêmes scrupules, mon lieutenant ?

GIRONDE.

J'estime que l'aimer de loin, sans me faire connaître, ne serait pas lui donner une grande preuve d'affection.

BERNARD, s'animant.

Surtout, n'est-ce pas, quand la mère est riche? Lorsqu'elle occupe dans le monde une situation élevée? Lorsque son mari est puissant par sa famille, par son titre et par son rang ?

GIRONDE, à part.

Il sait tout !

JACQUES, bas, inquiet.

Comme tu lui parles ! Prends gardé ! Il a droit à ton respect.

BERNARD, brusquement, le repoussant.

Laisse-moi, laisse-moi !

JACQUES, surpris.

Bernard !

BERNARD.

Je suis heureux de vous voir réunis. Et je suis convaincu que vous allez avoir l'un pour l'autre une affection fraternelle.... — Comment ne vous aimeriez-vous pas ? Vous êtes soldats tous deux ! Vous officier, lui, près de l'être. Vous êtes du même âge, j'en suis sûr.... En quelle année vous-a-t-on recueilli, mon lieutenant ?

GIRONDE.

En 1860, le dix février.

JACQUES, étonné et troublé, à part.

Comme moi ? Qu'est-ce que cela veut dire ? (Haut.) Pardon.... mon lieutenant.... pardon.... Je n'ai pas le droit.... pourtant.... c'était loin d'ici.... sans doute, très loin, n'est-ce pas ?

Bernard les observe.

GIRONDE.

Non, à Borange.

JACQUES, de plus en plus ému.

A Borange.... Et vous ne savez rien de plus ?

GIRONDE, avec impatience.

Que vous importe ?

JACQUES.

Ah ! pardon ! pardon ! mon lieutenant. (A part.) Qu'est-ce que cela signifie ?

GIRONDE, à part.

Patoche a raison, ce garçon-là peut me perdre.

BERNARD, à part.

L'un de ces deux hommes est mon frère... L'autre est un imposteur... Lequel ?

On entend la sonnerie de l'appel. Il va pour sortir. Entrent les soldats Benjamin et Belhomme se rencontrent face à face avec Gironde. Les deux soldats se ragent pour laisser passer l'officier, puis ils se regardent avec surprise.

GIRONDE.

Oh ! je me défendrai ! Je me défendrai jusqu'au bout !
Il sort.

SCÈNE XII

LES MÊMES, TOUS LES SOLDATS des autres scènes
avec LES RÉSERVISTES, moins GIRONDE.

SIMON.

Hé ! Foureau ?

FOUREAU.

Hé ! Simon ?...

Le soir est venu, on allume des chandelles plantées dans des goulots, des os à moëlle ou des pommes de terre, descendant de la planche à pain, à laquelle elles sont suspendues par des fils de fer, ou retenues par des clous à la planche à bagages, pendant cela :

JACQUES, à Bernard.

Pourquoi es-tu agressif, presque menaçant, en parlant au lieutenant ? (Bernard ne répond pas.) Tu refuses de me le dire ?

BERNARD, presque radement.

Oui.

JACQUES, attristé.

C'est bien. Au revoir !...

Il tend la main.

BERNARD.

Au revoir!

JACQUES.

Tu ne me donnes pas la main ? Est-ce que je t'ai fait de la peine sans le savoir ?

BERNARD, ému, malgré lui et lui serrant la main.

Non.

JACQUES, soulagé.

Ah ! tu m'as effrayé....

Il sort. — Un sergent-major entre faire l'appel avec Martin, pendant cela.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins JACQUES.

FOUREAU, jouant au loto.

Dix-sept, l'âge des payses.

UN AUTRE SOLDAT.

J'ai pas.

FOUREAU.

Trente et un, jours sans pain.

SIMON.

J'ai pas.

FOUREAU.

Huit, la gourde!

SIMON.

J'ai... j'ai... (Il cherche.) Non, j'ai pas non plus.

BELHOMME.

Tiens, v'là ton lit!... Oh! mince! le colo visite les chambres?

MARTIN.

Attention, vous autres!

SIMON.

Si, je l'ai, je l'ai!... Quine!

Le sergent-major sort.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CHEVERNY, UN CAPITAINE.

MARTIN, sur le seuil.

Le colonel! A vos rangs!... Fixe!

Le colonel passe lentement devant les hommes qui se sont rangés devant lui.

LE CAPITAINE.

C'est ici la chambre où est votre fils, colonel!

CHEVERNY.

Mes enfants, nous sommes à la veille des grandes manœuvres. J'aime les vaillants et les forts et je suis sûr que tous, ici, vous prendrez à cœur de soutenir votre bonne renommée. Vous allez supporter de grandes fatigues. Ne vous laissez pas décourager. Prenez gaiement votre parti. Faites bravement votre devoir. Et ceux d'entre vous qui rentreront dans leurs familles, les manœuvres terminées pourront dire que si l'on souffre un peu au régiment, on y est heureux aussi... (Baisant la voix.) Enfin, vous êtes ici sur l'extrême frontière de la patrie... Lorsque ceux qui sont au delà, re-

gardent chez nous, c'est vous, mes enfants, qu'ils aperçoivent les premiers.... Pensez-y toujours !

Rumeur d'émotion. Le couvre-feu sonne, très adouci pendant la scène.

Le colonel remonte pour sortir.

MARTIN.

Silence dans le rang !

CHEVERNY, passant devant Bernard.

N'oubliez pas que vous devez montrer l'exemple.

BERNARD, simplement.

Je ne l'oublierai pas, mon colonel !

Le colonel sort lentement.

MARTIN, regardant sortir le colonel.

Celui-là, c'est un bon bougre ! Repos !... (A Nicaise.)
Tu me feras deux jours pour faire l'inbécile !...

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Les grandes manœuvres.

Une immense plaine à perte de vue légèrement mamelonnée; au fond à droite, la lisière d'un parc de sapins de Malpalu. Le parc est sans clôture. Il n'y a pas d'autres arbres. La plaine est unie, grise, sans moissons. On est à la fin de septembre. Sur la droite à la pointe du parc, et un peu détaché sur la plaine, un tumulus terminé par une grande croix, portant cette inscription : « Août 1870. Morts pour la Patrie. » Il y a des couronnes sur les bras de la croix. Au lever du rideau, l'arrière garde d'un régiment disparaît.

SCÈNE PREMIÈRE

PATOCHE, seul, puis MADAME DE CHEVERNY
et MARJOLAINE.

PATOCHE.

Me voici au carrefour de Malpalu!... C'est curieux, je ne vois pas madame de Cheverny... On vient de me dire au château qu'elle avait pris l'avenue qui aboutit au carrefour, et (cherchant.) personne.... J'aurai marché plus vite qu'elle par une autre allée. (Entre Marguerite par le parc avec Marjolaine.) Ah! la voici!... (saluant.) Madame.... (A percevant Marjolaine.) Ah! ah!

MARGUERITE, effrayée.

Encore cet homme...

Elle fait un pas vers Marjolaine.

PATOCHE.

Je comprends. Vous ne me revoyez pas avec plaisir. Cependant, vous voilà heureuse vous, maintenant.... Vous ne désirez plus rien.... tandis que moi....

Il montre ses guenilles.

MARGUERITE.

Que puis-je faire pour vous ?

PATOCHE.

Madame ! Madame, je ne vous demande rien !... mais c'est étonnant tout de même comme l'argent file ! Avez-vous remarqué ça ! Non ! Les riches ne le savent pas. Mais les pauvres !

MARGUERITE.

Enfin, qu'exigez-vous ?

PATOCHE.

Moi, madame, je n'exige rien !... Mais pour vivre modestement dans une petite maison verte, au bord de la mer, dans un gentil pays boisé adossé à une montagne avec un cours d'eau poissonneux, il me faudrait...

MARGUERITE, vivement.

.... Tout ce que je possède en dehors de mon mari.... Cinquante mille francs, je les ai.... je vous les donne !

PATOCHE.

Cinquante mille francs ! Madame ! Une pareille insulte ! (Changeant de ton.) Deux cent mille !...

MARGUERITE.

Mais pour vous donner une pareille somme, je devrais la demander à mon mari... Alors, que faire?... Mentir?...

PATOCHÉ.

Ça vous regarde.

MARGUERITE.

Ah ! mes bijoux... Oui, j'ajouterai mes bijoux... mes diamants... je vous donnerai tout... tout...

PATOCHÉ.

Je ne veux pas vous mettre le couteau sur la gorge. Quand vous aurez trouvé une combinaison, vous m'en ferez part. Je ne m'éloigne pas, madame, j'attendrai. (Passant devant Marjolaine.) Gironde est prévenu : rappelez-vous ce que je vous ai dit !

Il sort.

MARGUERITE.

Et personne pour me défendre !

MARJOLAINE, à part.

Pauvre femme ! Comment la sauver, sans perdre Jacques ? (Haut.) Etes-vous bien certaine de ne pas être la dupe de cet homme ?

MARGUERITE.

La dupe !... Une preuve !...

MARJOLAINE.

Une preuve ? Je ne sais pas, moi, voyons...

MARGUERITE.

Marjolaine, que me conseillez-vous ?

MARJOLAINE.

Puisque cet homme attend une réponse, donnez-lui rendez-vous au château... Oui, c'est cela, mais que M. Gironde assiste à votre entretien, qu'il voie vos angoisses ! Et croyez-moi, madame, s'il est votre enfant, il saura vous défendre ! Il fera justice de ce misérable !

MARGUERITE.

Oui, oui ! Ce soir même !

MARJOLAINE.

Je ne vous quitterai pas.

Elles sortent par le parc.

SCÈNE II

PAYSANS, PAYSANNES, SOLDATS de l'avant-garde,
PICHARD, UN SERGENT,
MARJOLAINE, MADAME DE CHEVERNY.

UN PAYSAN.

Voilà les éclaireurs d'une avant-garde ! Cette fois,
c'est le 166°.

Trois soldats paraissent.

UN SOLDAT.

Tiens ! un monument !

DEUXIÈME SOLDAT.

On s'est battu là.

PREMIER PAYSAN, à un soldat.

Ça tire, l'as de carreau ?

LE SOLDAT.

Ça vient, ça va, il y a du bon.

LE PAYSAN.

Chacun son tour.

Les trois soldats sortent.

LES PAYSANNES.

L'avant-garde ! l'avant-garde !

Arrivent et défilent des soldats. Pichard reste en arrière traînant
son fusil et boitant.

MARTIN.

Eh bien ! Pichard, y a plus d'amour ?

PICHARD.

C'est les picds, mon vieux Fiche-la-Guigne.

MARTIN.

Veux-tu les miens ?

(PICHARD.)

On n'inventera donc jamais des souliers à roulettes ?

JACQUES, remarquant la croix.

Morts pour la patrie !... (Commandant.) Portez armes !
(Les soldats portent les armes sans s'arrêter; quand le monument est dépassé, Jacques commandant.) Armes sur l'épaule droite !

Les soldats s'éloignent.

DES PAYSANS.

Le régiment.. Pentendez-vous ?

On entend des chansons lointaines.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE 166^e RÉGIMENT, CHEVERNY.

Le régiment défile. En tête sont les clairons et les tambours, leurs instruments sur le dos. Ils commencent à défiler devant le monument.

LE COMMANDANT LARUE commande.

- Halte !

Les soldats se taisent. Les commandements se suivent. Les soldats se sont rangés devant le monument. Dans un espace libre au milieu, le drapeau dans sa gaine avec ses hommes de garde. Le colonel à cheval fait face au théâtre. Les tambours et les clairons font face aux spectateurs.

CH. VERNY, ému.

Mes enfants, je devine votre pensée, je vois votre émotion. Que leur héroïque souvenir, que leur glorieux exemple soit votre force ! Au drapeau !

Sonnerie et commandements dans la coulisse.

LE CAPITAINE, en scène.

A droite: front !... Deux pas en arrière: marche... Fixe!... Numérotez-vous!... baïonnette... on !... Formez... sœurs!... Par le flanc gauche... gauche !... sacs... terre!... Rompez-les rangs !

Le colonel salue de son sabre. Le drapeau s'incline devant le monument, les tambours battent aux champs, les clairons sonnent. La dernière compagnie est celle de Gironde, Bethomme, Martin, Poplard et les autres. On entend des commandements dans la coulisse, répétées par le capitaine de la compagnie. Les soldats s'arrêtent, exécutent différents mouvements dans le fond en face du public. Ils s'avancent sur la scène et forment les faisceaux, puis rompent les rangs. Ils posent leurs sacs, leurs musettes, etc., etc., s'étirent, fatigués. Ils prennent les dispositions du premier plan du tableau du rive. Les paysans se sont reculés au fur et à mesure qu'avançaient les soldats : ils finissent par disparaître. Les faisceaux faits, on sonne aux sergents-majors, ceux-ci forment le cercle autour du colonel avec leurs calepins.

CHEVERNY.

A droite et à gauche, formez le cercle. Ecrivez ! (Dictant.) Des tentatives ayant été faites depuis le commencement des manœuvres pour dérober des fusils modèle 1885, mis à l'essai à la première compagnie du premier bataillon, on ne laissera pénétrer aucun civil dans le camp, passé huit heures du soir. Les factionnaires arrêteront toute personne suspecte. En cas de fuite ou de résistance, ils feront usage de leurs armes... Rompez !

Les sergents-majors vont transmettre l'ordre dans leurs compagnies.

SCÈNE IV

FOUREAU, SIMON, BELHOMME, BENJAMIN,
 POPLARD, MARTIN, PICHARD, NICAISE,
 LE CAPITAINE, GIRONDE, GRADOT, LES SOLDATS,
 puis CATHERINE.

SIMON, appelant.

Hé, Foureau !

FOUREAU.

Hé, Simon !

BENJAMIN.

En voilà une étape ! J'ai les talons dans le dos.

BELHOMME.

Et moi, j'ai rudement soif.

Nicaise est en faction.

BENJAMIN.

V'là madame Catherine.

Les soldats entourent Catherine qui entre avec son tonneau.
 Benjamin va rôder autour de Gironde. Belhomme va pour le
 suivre.

CATHERINE, arrêtant Belhomme.

Belhomme !

BELHOMME.

Madame Catherine !

CATHERINE.

Tu n'as pas soif ?

BELHOMME.

Ah ! si ! mais j'ai pas le rond.

Catherine va chercher à boire.

CATHERINE, avec un verre plein.

Tiens ! Bois !

BELHOMME, avec hésitation, mais prenant le verre.

Si je bois... je garderai-t-il mon indépendance ?

CATHERINE.

Bois donc ! Le colonel m'a rencontré tout à l'heure et il m'a encore dit : « Eh bien, Catherine, et ce cantinier ? As-tu réfléchi ? » Qu'est-ce qu'il faut que je lui réponde ?

BELHOMME, qui n'a pas encore bu.

J'aurais trop peur.

CATHERINE.

Bois tout de même ! Je porterai cela sur ton compte.

BELHOMME.

Alors !... (Il boit d'un trait et après avoir bu.) Je garde mon indépendance.

CATHERINE.

Allons ! Il ne se décidera jamais... (Elle retourne triste à son tonneau.) Je vais rendre ma cantine après les manœuvres.

NICAISE, à lui-même, avec regrets.

C'est aujourd'hui la fête de Verpigneul.

Martin passe devant lui, s'arrête, le regarde et redresse son kâpi.

MARTIN, à des soldats.

Les hommes de corvée... Grégoire, Landry, les autres, à l'eau, au bois, aux vivres... Gradot, dépêchons-nous.

GRADOT.

De corvée tous les jours, à c't'heure ?

MARTIN.

Si tu répliques, tu vas trinquer.

GRADOT.

C'est bon, ou y va! (A part, en haussant les épaules.) Tant qu'il y aura des supérieurs...

Martin sort avec les hommes de corvée. Belhomme passe devant Nicaise, s'arrête, le regarde, hausse les épaules en lui plaçant autrement son képi.

LE CAPITAINE, entrant.

Vous entendez?... Demain matin, revue d'armes.

JACQUES.

Bien, mon capitaine.

Le capitaine passe devant Nicaise, s'arrête, le regarde, hausse les épaules et lui remet le képi comme il était auparavant, la première fois.

NICAISE, ahuri.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à c't'heure ?

Le capitaine sort. — Les cuisiniers ont allumé des feux et font la popotte.

POPLARD, le nez sur les galons.

Content de vos galons, hein, caporal ?

BELHOMME, dédaigneux.

Peuh !

Il regarde ses galons.

POPLARD, tendant son porte-cigares.

Voulez-vous accepter ?

BELHOMME.

Je ne sais si je dois avec un inférieur...

POPLARD.

Caporal, je vous en prie.

BELHOMME, prend l'étui et en retire les cigares.

Vraiment, j'ai peur d'être indiscret... (Il rend les cigares et met l'étui dans sa poche.) Gardez au moins les cigarettes.

Il s'éloigne, laissant Poplard ébahi.

SIMON.

Hé, Foureau !

FOUREAU.

Hé, Simon !

Martin rentre avec les hommes de corvée.

GRADOT, déposant son sac.

Oh ! la ! la ! Cent kilos, au moins... Chien de métier.

MARTIN, à Nicaise, même jeu qu'auparavant.

Tu me feras deux jours pour te coiffer à la rigolade.

NICAISE.

Mais, c'est le capitaine...

Martin ne l'entend pas. Il est remonté vers des soldats en groupes et fait la distribution de la viande.

MARTIN.

Attention, Foureau ! Tourne le dos... Pour qui, ce morceau-là ?

FOUREAU, le dos tourné.

Troisième escouade !

MARTIN.

Enlevez, c'est pesé ! (Des soldats enlèvent la viande et disparaissent.) Et celui-ci ?

FOUREAU, de même.

Première escouade !

MARTIN.

Enlevez, c'est pesé !

Ils continuent.

GRADOT.

Oh ! la ! la ! On appelle ça de la viande !... C'est tout réjouissance.

BELHOMME.

Plains-toi au capitaine. Le voilà justement qui revient.

PICARD.

Dis-y au capitaine.

GRADOT.

Certainement que j'y dirai.

PICARD et FOUREAU.

Dis-y... Dis-y... On te soutiendra.... Hein, caporal ?

BELHOMME.

Les gradés eux-mêmes.

Il regarde ses galons.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, entrant.

Oh ! oh ! Vous avez de la soupe qui sent joliment bon.

GRADOT.

Oh ! la ! la !

LE CAPITAINE.

Q'est-ce ?... Une réclamation ?

GRADOT.

D'la basane, la bidloche ! mon capitaine !... On dirait qu'on l'a tannée !...

LE CAPITAINE, à Pichard.

La viande ne vaut rien ?

PICHARD.

Oh ! mon capitaine, un pur bifteck.

MARTIN.

Du filet, quoi.

BELHOMME.

Ça fond dans la bouche.

LE CAPITAINE, à Gradot.

Alors, qu'est-ce que vous me chantez, vous ?

GRADOT.

Mais... je... c'est...

Il regarde, et montre les autres très graves.

LE CAPITAINE.

Oui, oui, forte tête... hein ? Ferez deux jours... Parisien ? Ferez quatre.

Il passe. Les soldats rient.

GRADOT, furieux, à part.

Je me plaindrai aux journaux.

Entre Patoche.

PATOCHÉ, à un soldat.

Je voudrais parler au lieutenant Gironde.

POPLARD.

Je vais le prévenir. Ce monsieur a l'air d'un bien brave homme !

BENJAMIN.

Patoche au camp ?

POPLARD.

Justement, le voici !

Le capitaine sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PATOCHE, GIRONDE, BERNARD.

PATOCHE.

Deux mots, rien que deux mots, mon fils... J'ai rendez-vous avec madame de Cheverny ce soir à neuf heures, au pavillon de la Moselle.

BERNARD, à part.

Avec ma mère !

PATOCHE.

Elle exige que tu m'accompagnes.

GIRONDE.

Soit !

PATOCHE.

M. de Cheverny se rendra sans doute ce soir au château... Ton uniforme pourrait attirer son attention... En sortant du camp, passe par Borange, tu trouveras à l'auberge tout ce qu'il te faudra !

GIRONDE.

Bien !...

PATOCHE.

Encore un mot, la présence du sergent Jacques à Malpalu pourrait tout compromettre. Tu l'empêcheras d'y aller.

GIRONDE.

Je l'en empêcherai.

PATOCHÉ.

A neuf heures!

Il sort. — Gironde reste silencieux au fond.

BERNARD, à part.

J'y serai.

Il s'éloigne.

BENJAMIN, à part.

Patoche et Gironde ensemble! Ce Gironde, où diable l'ai-je vu? Un officier... Je me trompe, sans doute!...

GIRONDE, à part.

Pourquoi ce rendez-vous?

Il passe devant Benjamin, sans le voir.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARJOLAINE.

MARJOLAINE, à Belhomme.

Monsieur le caporal, je voudrais parler au sous-officier Jacques...

BELHOMME, à Pichard.

Eh! Pichard, va prévenir le sergent Jacques... (Fat, il regarde ses galons, et passe ses manches sous les yeux de Marjolaine, pour les lui montrer, puis sautant.) Mademoiselle, vous ne vous trompez pas? C'est bien avec Jacques, que vous voulez causer?

MARJOLAINE.

Oui, monsieur le caporal.

BELHOMME, à part, flatté.

Je le regrette.

Entre Jacques.

SCÈNE VIII

JACQUES, MARJOLAINE.

La nuit vient peu à peu dans le courant de la scène.

JACQUES.

Enfin ! te voilà ! Avec quelle impatience je t'attendais ! Mais comme tu parais nerveuse, qu'as-tu ?

MARJOLAINE.

Que te faudrait-il, Jacques, pour être complètement heureux ?

JACQUES.

Mais, je suis heureux. Tu m'aimes... (Mouvement de Marjolaine.) Et je n'attends que ma nomination de sous-lieutenant pour être ton mari.

MARJOLAINE.

Je croyais que ton cœur, à côté de mon amour, gardait une autre affection... une suprême espérance ?...

JACQUES, ému.

Ma mère !

MARJOLAINE.

Ta mère, tu la connais.

JACQUES, ému de plus en plus, jusqu'à la fin.

Je la connais ?

MARJOLAINE.

Tu l'aimais déjà, et elle t'aime, bien qu'elle ignore que tu sois son fils...

JACQUES.

De qui veux-tu donc parler ?

MARJOLAINE.

Comprendras-tu, quand je t'aurai dit que tu trouveras auprès d'elle, un frère, un frère qui t'aime, lui aussi, et vers lequel ton affection s'est élancée, dès le premier jour.

JACQUES.

Bernard !... Madame de Cheverny serait ma mère ?

MARJOLAINE.

Peut-être ?

JACQUES, ému.

Maman ! Et c'est toi qui me la rendrais ! Toi ! Ah ! ah ! J'aurai beau faire, ma chérie, je ne pourrai pas t'aimer davantage !

MARJOLAINE, tendrement.

Jacques !

JACQUES.

Et si tu te trompais ? Si un autre enfant avait été retrouvé le même jour, et si celui-là était le fils de madame de Cheverny ?

MARJOLAINE.

Plus bas !

JACQUES.

Et si cet enfant s'appelait Pierre Gironde ?

MARJOLAINE.

Comment le sais-tu ?

JACQUES.

Ne m'as-tu pas dit de me défier de cet homme? Voyons, Marjolaine, tu ne te trompes pas? Ce n'est pas une fausse joie que tu me donnes. Prends bien garde, vois comme je serais malheureux, si tu venais me dire demain : « Oublie mes paroles, j'ai été abusée par mon affection pour toi. » Ce serait atroce! Prends garde, sœur, prends garde!

MARJOLAINE.

Non, Jacques, mon affection pour toi ne saurait me tromper! Si je t'ai dit de te méfier de Gironde, c'est que je suis convaincue que, de complicité avec Patoche, il trompe odieusement madame de Cheverny!

On sonne aux sergents.

JACQUES.

Ah! le misérable! Le misérable! (Sonnerie.) On sonne aux sergents! Il faut que j'y aille. Auparavant, une preuve, je t'en prie, donne-moi une preuve.

MARJOLAINE.

Ce soir à neuf heures, Gironde et son complice seront à Malpalu. Madame de Cheverny les attend, viens au château.

JACQUES.

J'irai.

Marjolaine sort vivement. Jacques se dirige vers l'endroit d'où est venue la sonnerie.

SCÈNE IX

JACQUES, GIRONDE, puis BERNARD.

GIRONDE, qui l'observe depuis un instant.

Sergent?

JACQUES, à part.

Pierre Gironde ! (Il a un mouvement pour s'élançer vers l'officier, puis s'arrête et prend une attitude militaire, mais regarde tout le temps Gironde en face. On voit les efforts qu'il fait pour se contenir. Les soldats se rapprochent et entendent la scène. — Haut.) Mon lieutenant ?

GIRONDE.

Vous resterez consigné deux jours dans votre section, pour ne pas vous être rendu à la sonnerie de votre grade.

JACQUES, à part.

Consigné !... (Haut.) Mais, mon lieutenant...

GIRONDE.

Vous répliquez ?... (Jacques se mord les lèvres, mais ne cesse de regarder Gironde en face.) Vous me bravez, je crois ?

JACQUES.

Non, mon lieutenant.

GIRONDE.

Rompez !

Jacques ne bouge pas, et quand Gironde s'éloigne, en tremblant, il dit :

JACQUES.

Mon... mon lieutenant ?

GIRONDE, se retournant.

Que voulez-vous ?

JACQUES.

Vous m'avez puni... justement...

GIRONDE.

Eh bien ?

JACQUES.

Je vous prie de me lever ma punition... la première... la première, mon lieutenant, depuis que je suis au service.

BERNARD, *bas*, il vient d'entrer et a entendu la scène. Il s'approche de Jacques par derrière.

Prends garde, Jacques !... Sois prudent !

GIRONDE.

Avez-vous quelque raison sérieuse ?

JACQUES.

Je voudrais sortir du camp.

GIRONDE.

C'est tout ?

JACQUES.

Oui.

GIRONDE.

Eh bien, vous serez consigné un jour de plus

JACQUES, il fait un pas vers Gironde, les poings serrés.

Mon lieutenant !

GIRONDE.

Encore !

BERNARD, *bas*.

Jacques, je t'en supplie.

JACQUES.

Mon lieutenant, il faut que je sorte ce soir !

GIRONDE.

Vous resterez consigné quatre jours.

JACQUES, *bégayant à force d'émotion*.

Mon lieutenant... prenez garde !

BELHOMME.

Taisez-vous, sergent !

GIRONDE.

Une menace ?

JACQUES.

Non... mon lieutenant... pas une menace... Je voulais dire seulement... qu'il fallait prendre garde... parce que cela me fait beaucoup de peine de ne pouvoir sortir.

GIRONDE.

Je ferai, demain, mon rapport au colonel.

Il sort.

JACQUES.

Comme il vous plaira, mon lieutenant !

BERNARD, à Jacques.

Jacques !

JACQUES, dans un élan.

Ah ! Bernard, mon Bernard... (Se retenant et repoussant Bernard.) Non ! non ! Va-t'en, va-t'en, va voir ta mère !.. Sa mère !

BERNARD, soucieux, à part.

Comme il dit cela !

Il va pour sortir.

NICAISE.

On ne passe pas !

BERNARD, montrant un papier.

Permission du colonel.

BELHOMME.

Passez.

Bernard sort par le parc.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins BERNARD.

Les soldats ont pris leurs dispositions pour dormir. Ils se nouent leurs mouchoirs autour des oreilles, par dessus le képi, étalent leurs couvertures, appuient la tête sur les sacs. Le couvre-feu sonne jusqu'au rideau.

JACQUES.

Consigné! Oh! mais je veux sortir... je le veux... Il le faut... (A Belhomme.) Caporal?

BELHOMME.

Sergent?

JACQUES.

Il faut que je passe!

BELHOMME.

Impossible, sergent, vous êtes consigné! Je suis de garde, et... je ne peux pas...

JACQUES.

Caporal... je vous en prie... une heure seulement.

BELHOMME.

Impossible, sergent, vous le savez bien...

JACQUES.

Il s'agit de choses extrêmement graves... caporal.

BELHOMME.

Ce n'est pas ma faute... sergent, Je fais mon devoir.

JACQUES.

Caporal!...

BELHOMME.

Sergent ?

JACQUES.

Ah ! je te demande pardon, mon vieux, je te demande pardon.

PICHARD.

Bonsoir la compagnie. Compliment à vos dames !

NIGAISE.

Et dire qu'ils font la fête à Verpigneul.

Sonnerie.

JACQUES.

Une preuve!... On me punira, soit !... Mais il me la faut...

Il sort. — Pantomime des deux soldats qui font semblant de faire leur lit, secouant les matelas, bordant les draps, tirant les rideaux.

BELHOMME, appelant.

Fiche-la-Guigne ?

MARTIN, couché au fond.

Eh ben, quoi ?

BELHOMME.

Ferme la porte de ton côté... je sens des courants d'air...

Rideau.

CINQUIÈME TABLEAU

Le meurtre.

Un petit salon élégant. Membles de fantaisie. Panoplies au mur.

SCÈNE PREMIÈRE

MARJOLAINE, seule.

Elle entre, apportant une lampe allumée.

Bientôt neuf heures ! Ai-je bien fait de provoquer ce rendez-vous ? Ce Patoche est capable de tout. J'ai peur maintenant. Dieu, qu'il fait lourd. (Elle ouvre la baie et on entend l'eau qui coule. On aperçoit les feux de bivouac sur l'autre rive de la Moselle. Elle repousse les battants de la fenêtre qu'elle laisse entr'ouverte en en mettant l'espagnolette. Apercevant Patoche.)
Déjà !

SCÈNE II

MARJOLAINE, PATOCHE.

PATOCHE, entrant.

Je ne vois pas Gironde. Où est-il donc ? (Apercevant Marjolaine.) Marjolaine, que faites-vous là ?

MARJOLAINE.

Je précède madame de Cheverny.

PATOCHÉ.

Ah ! bien. Vous vous en allez ?

MARJOLAINE.

Je reste.

PATOCHÉ.

Pourquoi faire ?

MARJOLAINE.

Pour vous démasquer. C'est moi qui ai conseillé à madame de Cheverny ce rendez-vous, c'est moi qui lui ai dit de faire venir Gironde.

PATOCHÉ, menaçant, marchant sur elle.

Alors un piège !

MARJOLAINE.

Ah ! Je ne vous crains plus ! Jacques sera ici en même temps que votre complice.

PATOCHÉ, ironique, s'arrêtant.

Jacques ? (Riant.) Ah ! ah ! ah ! Je t'avais devinée. Consigné pour quatre jours, ton Jacques... Consigné par Gironde.

MARJOLAINE.

Au fait, tant mieux ! Devant Gironde, il n'eut pas retenu sa colère. Vous le sauvez peut-être, et c'est moi, moi seule, entendez-vous ? qui prouverai tout à l'heure à madame de Cheverny que ce Gironde n'est qu'un fourbe, et que vous, vous n'êtes qu'un misérable !

PATOCHÉ, s'élançant sur elle.

Ah ! petite vipère !... (Regardant autour de lui et voyant que personne ne vient.) Te tairas-tu ?

MARJOLAINE.

Non ! Non !

PATOCHE, lui prenant le poignet.

Tu te tairas !

MARJOLAINE.

Je parlerai !

PATOCHE, courant après elle.

Je t'en empêcherai bien.

Il renverse la lumière.

MARJOLAINE.

Au secours ! A moi !

PATOCHE, lui mettant la main sur la bouche.

Te tairas-tu ?

MARJOLAINE.

A moi !

PATOCHE, cherchant à l'étrangler.

Ma petite, je t'avais prévenue. Le danger je le supprime.

Marjolaine se débat en criant ; dans la lutte, ils se trouvent devant la fenêtre. Patoche lève l'espagnolette, et porte Marjolaine par dessus le parapet. On entend le bruit de la chute d'un corps dans l'eau.

SCÈNE III

Personne en scène, puis BERNARD.

Aussitôt les neuf coups de neuf heures sonnent. Bernard entre avec précaution. — La scène reste sombre.

Neuf heures !... C'est ici que Gironde et cet homme vont se rencontrer avec ma mère... De la salle d'armes, j'entendrai tout !..

Il sort par la porte de droite.

SCÈNE IV

BERNARD, caché, PATOCHE, puis MARGUERITE,
puis GIRONDE.

PATOCHE.

Il m'a semblé voir quelqu'un!... Un homme et une femme... Pas de temps à perdre! Réparons vite ce désordre. Elle n'a pas crié. Morte ou non! rien à craindre aujourd'hui. (Entre Gironde.) Gironde! Arrive donc, toi! (Il a rallumé, relevé les meubles et fermé la baie. — Juste quand il finit, Marguerite entre.) Il était temps!

MARGUERITE, à elle-même.

Comment, Marjolaine n'est pas là?

PATOCHE.

Mademoiselle Marjolaine?... Je ne l'ai pas vue...

MARGUERITE.

Il ne vous a pas semblé singulier que j'aie exigé la présence de M. Gironde à notre entretien?

PATOCHE.

J'en ai été heureusement surpris, madame. Il y avait longtemps que je n'avais eu l'occasion de voir ce cher enfant... (Il tire son mouchoir.) J'ai toujours eu pour lui les entrailles d'un père. (Il attire Gironde et cherche à l'embrasser. Bas à Gironde.) Ça sent l'orage ici. Es-tu sur tes gardes?

GIRONDE, bas.

Oui.

MARGUERITE, s'animant, bas à Gironde.

Cet homme a voulu se servir de vous pour faire sa

fortune. Ce qu'il me demande ne serait rien, si pour me le procurer, je n'étais forcée de faire, à mon mari, un aveu impossible.

PATOCHE.

Impossible!... Alors, si je comprends bien...

MARGUERITE.

Vous n'aurez rien de moi! J'y suis résolue.

PATOCHE.

Cet aveu impossible, j'aurai donc le courage de le faire moi-même.

MARGUERITE, se rapprochant de Gironde qui est resté impassible.

Et vous vous taisez! Et vous n'élevez même pas la voix pour me défendre?

GIRONDE.

Madame... Patoche m'a rendu à votre tendresse. Si j'étais riche, je lui donnerais ma fortune sans hésiter.

PATOCHE, à Marguerite.

Je ne lui ai pas fait dire! Et il a d'autant plus raison, que votre honneur dépend de mon silence.

MARGUERITE.

Ecoutez-le, monsieur Gironde!

PATOCHE.

L'argent ou le scandale. Vous avez choisi?

MARGUERITE, à Gironde.

Ainsi, vous vous taisez.

GIRONDE, embarrassé.

Madame!

Il détourne les yeux.

MARGUERITE.

Regarde-moi donc en face! Pourquoi n'oses-tu pas?... Cet homme te fait peur? Il semble le maître ici, le maître de nous deux? Pourquoi?

GIRONDE.

Ma mère!

MARGUERITE, éclatant.

Ta mère?... Moi! je ne veux pas que tu me donnes ce nom-là!

PATOCHÉ.

Excusez! puisqu'il est votre fils...

MARGUERITE.

Mais regardez donc son attitude! N'est-elle pas un aveu? Il y a sans doute en lui un reste de pudeur, c'est un sacrilège de tromper une mère, n'est-ce pas, monsieur Gironde?

PATOCHÉ.

Sur l'honneur, madame...

MARGUERITE, essayant de se reprendre.

Mensonge!... Il serait à mes genoux si j'étais sa mère et il vous aurait chassé depuis longtemps de ma présence, misérable!

GIRONDE.

Le puis-je? Sans lui, je ne vous aurais jamais retrouvée.

PATOCHÉ, se rapprochant, bas à Gironde.

Bien.

MARGUERITE, essayant de se reprendre.

Mensonge! Mensonge infâme! Voyons, monsieur Gironde, votre vraie mère, vous l'avez connue, sans doute? Le souvenir d'une mère! Rien ne l'efface du cœur de l'enfant, et vous êtes trop jeune encore pour avoir ou-

blié la vôtre. Vous devez vous rappeler les jours où vous n'avez trouvé de soulagement à vos chagrins qu'en vous réfugiant sur son cœur toujours prêt à consoler ? Vous devez vous rappeler ses caresses, ses mots si tendres... Et les nuits où, penchée sur votre lit, elle veillait sur vous les yeux pleins de sourires ou pleins de larmes...

GIRONDE, à part.

Ma mère...

PATOCHE, à Gironde.

Du calme... C'est l'orage... Ça passera.

MARGUERITE.

Et vous n'avez pas eu de remords quand je vous ai appelé mon fils ?

PATOCHE, avec un regard à Gironde.

Allons, réponds.

GIRONDE.

Madame... C'est à vous que je pensais, lorsque je rêvais à ma mère.

PATOCHE, s'essuyant les yeux.

Très bien, très bien.

MARGUERITE.

Ainsi, tu es mon fils ?

GIRONDE, faiblement.

Oui.

MARGUERITE.

Alors prouve-le moi ! Pourquoi t'éloigner ? Aurais-tu peur de ta mère à présent ? Viens donc ! Mais viens donc, mais viens donc ! (Elle le saisit par le bras et cherche à l'embrasser.) Plus près ! Encore, plus près... Ecoute... Prends-moi dans tes bras, avec toute ta tendresse... Comme mon fils, mon Bernard, quand il me serre sur son cœur. (Il cherche à se dégager.) Pourquoi veux-tu t'éloigner ?... Cela t'épouvante de dire que tu aimes ta mère ?... Al-

lons, regarde-moi bien dans les yeux... Montre-les moi tes yeux pour que je lise au plus intime de ton âme... Tu n'oses pas? Voyons, embrasse-moi, je t'en prie. Embrasse-moi de tout ton cœur... de tout ton amour filial...

PATOCHE, sévèrement.

Pourquoi n'embrasses-tu pas ta mère?

MARGUERITE.

Tu trembles... Tu baisses les yeux!

GIRONDE, avec angoisse.

Non! non! Je ne peux pas! Je ne peux pas!

MARGUERITE, avec un éclat de rire de triomphe.

Ah! tu n'es pas mon fils! Tu n'es pas mon fils!

PATOCHE, avec rage, entre ses dents.

Imbécile!

GIRONDE, à genoux.

Pardon!

MARGUERITE.

Va-t'en! Va-t'en! Ils se jouaient de moi! Ah! les infâmes! les infâmes!... Sans pitié pour une mère... (A Gironde.) Ah! mais tu as donc volé ton uniforme! Volé ton grade! (A Patoche.) Vous, faites tout ce que vous voudrez!

Elle sort.

SCÈNE V

GIRONDE, PATOCHE.

PATOCHE.

Ah! nom de... C'était bien la peine de faire tout ce

que j'ai fait!... Poule mouillée. Ça se mêle d'avoir des scrupules et de faire du sentiment... Allons! filons. (Il va pour sortir suivi de Gironde et se trouve en ace de Jacques.) Ah! diable!...

Il s'arrête devant Jacques.

SCÈNE VI

GIRONDE, BERNARD, JACQUES,
puis MARGUERITE.

Jacques va s'élançer pour poursuivre Patoche. Un mot le retient.

BERNARD.

Jacques! mon frère!

JACQUES.

Mon frère!

BERNARD, désignant Patoche, avec dédain.

Laisse passer celui là... Quant à l'autre...

JACQUES, laissant passer Patoche.

Il ne sortira pas, sois tranquille.

Il saisit Gironde par le bras, et le repousse au milieu de la scène.

PATOCHE.

Tout de même, je vais tâcher de le tirer de là!

Il disparaît.

GIRONDE.

Prenez garde!

JACQUES.

Il n'y a ici ni officiers, ni soldats... Il n'y a qu'un misérable, vous... et deux hommes d'honneur.

GIRONDE.

Laissez-moi passer.

JACQUES.

Non.

GIRONDE.

Je vous l'ordonne!

BERNARD.

Allons donc!... Notre mère te l'a dit : « Tu as dû voler ton uniforme! ton grade! »

GIRONDE.

Pour la dernière fois, laissez-moi sortir!

JACQUES.

Ah! misérable! Pour avoir rendu notre mère malheureuse! Pour avoir commis le sacrilège qu'elle vous reprochait, il faut que vous ayez l'âme bien basse, bien vile, bien lâche!... Comme Bernard, j'ai tout entendu; ah! qu'il m'a fallu de courage pour ne pas entrer... te sauter à la gorge et te souffleter, imposteur, comme je te soufflette maintenant avec joie... avec joie...

Il lève la main, Bernard la lui arrête.

GIRONDE.

Ah! Malheur à vous!

BERNARD.

Que fais-tu?

JACQUES.

C'est moi, te dis-je!

BERNARD.

De quel droit?

JACQUES.

Cet homme a volé ma place auprès de notre mère. C'est donc affaire entre lui et moi. Retire-toi, frère.

BERNARD.

Non.

GIRONDE.

Ah! l'un ou l'autre, mais finissons-en...

JACQUES.

Ne suis-je pas, comme toi, le fils de la femme que ces deux misérables insultaient?...

BERNARD.

Oui : mais à qui diras-tu : « Je me suis battu avec cet homme pour venger ma mère! » Seul ici, j'ai le droit de la défendre.

JACQUES.

Ne l'ai-je pas mérité, ce droit, par vingt années de tristesse? Vingt années passées loin d'elle!...

BERNARD.

C'est vrai... (Il ramasse les fleurets et les lui tendant.) Défends ta mère...

GIRONDE.

Ah! je ferai payer chèrement ma vie, du moins. (Ils se battent, il y a des corps à corps. Le combat est d'une violence inouïe. — Ils se reposent.) Finissez-en!...

JACQUES.

Défendez-vous!

Ils se battent, après quelques passes, Marguerite apparaît au seuil de la porte de gauche, premier plan.

MARGUERITE.

Mon Dieu!! (Elle va pour se précipiter, quand Gironde tombe blessé à mort.) Mon Dieu!

Elle reste atterrée Jacques a jeté son fleuret.

BERNARD, se précipitant vers Marguerite.

Mère!

JACQUES, à part, douloureusement.

Ma mère!... Qu'avons-nous fait?

GIRONDE.

Ecoutez-moi, Jacques. Je vais mourir... Je vous demande votre pardon... Comme j'ai demandé... le pardon... de votre... mère... Mais je ne veux pas... que... ma mort soit vengée... Le châtimeut... Le Conseil de guerre... à cause de moi... non... non... je ne veux pas... Ecoutez... je ne... je ne suis pas... je...

Il étouffe et meurt.

JACQUES.

Que voulait-il dire?

Bruit à la porte.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE COMMANDANT,
POPLARD, BENJAMIN, DES SOLDATS,
puis LE COLONEL.

LE COMMANDANT.

M. Girondel... Deux épées. (Designant Jacques.) Emparez-vous de ce sous-officier.

Bernard quitte sa mère et vient se placer sans rien dire à côté de son frère.

BENJAMIN.

Le colonel!

Mouvement parmi les soldats.

CHEVERNY, entrant et voyant d'abord sa femme. Marguerite du geste lui indique le corps de Gironde.

Un duel!... Chez moi!...

LE COMMANDANT.

Fichue affaire.

CHEVERNY.

L'adversaire?

BERNARD.

Moi.

MARGUERITE, à part.

Bernard!

JACQUES.

Que dis-tu ! (Au colonel.) C'est moi, mon colonel.

BERNARD, calme.

Il ment.

CHEVERNY.

Bernard, Jacques ! Tous deux s'accusent ! Voyons, vous, commandant, que savez-vous ? dites ?...

LE COMMANDANT.

Mon colonel, un homme est venu au camp. Courez à Malpalu, nous a-t-il dit, le lieutenant Gironde vient d'y être victime d'un guet-apens...

CHEVERNY.

Et cet homme ?

LE COMMANDANT.

En chemin, il s'est esquivé dans les lignes du camp, et même, comme j'ai entendu un coup de feu, je suppose que, d'après l'ordre, un factionnaire a dû tirer sur lui... Cependant, vous voyez, il n'avait pas menti...

CHEVERNY.

Un guet-apens... dans ma maison...

Pendant ces cinq répliques, entre le commandant et le colonel, des soldats ont transporté le corps de Gironde sur un canapé. Le colonel ensuite, se dirige vers ce canapé et examine Gironde. Pendant ce temps :

JACQUES, bas, à Bernard.

Mais, malheureux !..

BERNARD, même jeu.

Tais-toi, je t'en supplie!... Pour tout le monde, pour mon père surtout, c'est moi qui me suis battu, tu n'avais pas le droit de te battre!..

JACQUES, même jeu.

Songes-y... C'est la mort.

BERNARD.

N'est-ce pas la mort pour toi aussi? Ta vie ne vaut-elle pas la mienne?

JACQUES.

Non!.. Ma mort ne ferait pas pleurer ta mère. Elle ignore que je suis son fils. Tandis que toi, si tu mourais, que de larmes! Quel désespoir!.. Aie pitié d'elle, frère, aie pitié d'elle.

MARGUERITE, à part.

Que disent-ils?

CHEVERNY, après avoir examiné Gironde.

Mort ! Il est mort !... Bernard ! Jacques ! Répondez (Bernard et Jacques prennent l'attitude militaire.) Jacques !

JACQUES, s'avançant d'un pas.

Mon colonel ?

CHEVERNY.

Vous vous êtes battu ?

JACQUES.

Oui, mon colonel.

CHEVERNY.

Pourquoi ?

JACQUES.

Nous nous haïssions.

CHEVERNY.

Cette haine ?...

JACQUES.

Il y a des haines,... irraisonnées.

CHEVERNY.

Quelqu'un connaissait votre aversion ?

JACQUES.

Bernard.

CHEVERNY.

Bernard s'accuse lui-même.

MARGUERITE, à part.

Pourquoi s'accuse-t-il ?

JACQUES.

Vous l'interrogerez, mon colonel, il ne pourra pas, comme moi, s'expliquer sur ce... meurtre.

CHEVERNY.

D'autres, que mon fils, avaient-ils été les confidents de cette inimitié ?

JACQUES.

Plusieurs hommes de ma compagnie, ont été témoins ce soir-même, d'une discussion assez vive entre lui et moi.

CHEVERNY.

A quel propos ?

JACQUES.

Il m'avait consigné.

CHEVERNY.

Et c'est pour cette punition ?

JACQUES.

Oui, mon colonel.

CHEVERNY.

Mais comment se fait-il que ce soit ici, chez moi, que vous ayez rejoint M. Gironde ? Que venait-il faire au château ?

JACQUES.

Je l'ignore.

CHEVERNY, à part.

Il ment ! (Haut, appelant.) Bernard ? (Bernard s'approche et prend une attitude militaire.) Bernard, vous n'êtes qu'un soldat, devant son officier qui l'interroge.

BERNARD, ému.

Mon père !

CHEVERNY.

Votre colonel. (Marguerite se lève.) Le motif de ce duel ?

BERNARD.

Cet homme... avait insulté votre nom... Je suis votre fils. (Il regarde sa mère et Jacques.) Votre fils... J'ai vengé l'outrage.

JACQUES.

Mon colonel...

CHEVERNY, à Jacques.

Si vous êtes coupable et si Bernard cherche à attirer sur lui le châtiment, me direz-vous quel sentiment inspire un dévouement aussi rare ?...

JACQUES, après avoir regardé Marguerite.

L'amitié, mon colonel.

BERNARD, doucement.

Mon colonel, voulez-vous demander à Jacques de quel droit il aurait vengé une insulte au nom que je porte ?

JACQUES, à Bernard.

Je t'en prie, mon ami !

CHEVERNY.

Une insulte ? Quelle injure si grave pouvait atteindre le nom de Cheverny ?

BERNARD.

Mon père ?

CHEVERNY.

Votre colonel !... Je vous déclare que je ne pense pas en ce moment que je suis votre père...

MARGUERITE, s'avançant d'un pas à mi-voix, à elle-même.

Mais Bernard est innocent ?

CHEVERNY, l'apercevant.

Ah ! toi, Marguerite, que sais-tu ? Parle !...

BERNARD, vivement.

Ma mère ne sait rien.

MARGUERITE, atterrée.

Pourquoi s'accuse-t-il donc ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARJOLAINE, amenée par BELHOMME
et CATHERINE.

BELHOMME, entrant le premier.

Ah ! il y a du monde, heureusement. Entrez, Catherine.

Il aide Catherine à faire avancer Marjolaine.

MARGUERITE et JACQUES.

Marjolaine !

CHEVERNY.

Blessée ?

CATHERINE, retenue par un geste de Marjolaine au moment où elle allait parler : bas à Marjolaine.

Mon colonel !...

MARJOLAINE, à Catherine, bas.

Taisez-vous !

CHEVERNY.

Un accident ?

CATHERINE.

Oui. Un accident, si l'on veut, oui, mon colonel, elle s'en allait au fil de l'eau.

BELHOMME.

Oui, elle se promenait comme ça dans la rivière, et, sans Catherine, elle se noyait !...

Marguerite s'empresse auprès de Marjolaine.

MARJOLAINE, faiblement.

Je me suis penchée... à cette fenêtre... et puis... et puis... Je ne me souviens pas. (Bas, vivement à Marguerite.) Patoche a voulu me tuer.

MARGUERITE.

Ma pauvre enfant !

MARJOLAINE, apercevant le cadavre de Girondé, faisant un pas en avant, à Marguerite, bas.

Ah ! M. Girondé !... tué !... Par qui ?

MARGUERITE, bas.

Jacques !

CHEVERNY, revenant vers Bernard et Jacques.

Bernard ! Jacques ! Vous voyez mon émotion !... mes enfants, ce n'est pas possible, vous ne pouvez être assassins ni l'un ni l'autre !... Qui oserait le dire ?... Et pourtant vous avez encouru un châtement terrible ! C'est la mort certaine, mes enfants, pour l'un de vous deux... Répondez-moi ! Regardez, ce n'est plus votre colonel qui vous parle, c'est votre ami, Jacques... Bernard,

c'est ton père... Je ne devrais pas, je le sais, mais je ne peux plus... Vous, Jacques, si dévoué, si brave, si discipliné... vous qui étiez l'honneur de mon régiment... répondez... Toi, Bernard, mon enfant chéri, réponds ! Pourquoi ce meurtre ? Pourquoi ?

BERNARD.

Mon père !...

Silence.

CHEVERNY.

Ainsi, vous persistez tous les deux à vous accuser de ce crime ?

MARJOLAINE, à part.

Tous les deux ?

BERNARD.

Je persiste à dire que seul j'avais le droit de me battre et que seul, je me suis battu.

JACQUES.

Je persiste à dire que Bernard est innocent et que moi seul, je suis coupable.

CHEVERNY.

Mais que cachez-vous donc ! Voyons, Marguerite ; il est impossible que tu n'aies rien vu !... Parle, je t'en supplie, parle !

MARGUERITE.

Oui... Oui ! Je ne veux pas laisser accuser mon fils.

MARJOLAINE, bas.

Mais Jacques... c'est la mort pour lui !...

MARGUERITE.

Bernard est innocent... et Bernard est mon fils.

MARJOLAINE, bas.

Le fils que vous pleurez depuis vingt ans...

MARGUERITE.

Eh bien ?

MARJOLAINE, montrant Jacques.

C'est Jacques !

MARGUERITE.

Jacques ! Mes deux enfants !

CHEVERNY.

Marguerite, je t'interroge, réponds ? Tu as vu ce duel ?

MARGUERITE.

Je ne sais plus, moi, je ne sais plus...

CHEVERNY.

Voyons, Marguerite, dis-moi la vérité, si cruelle qu'elle soit.

MARGUERITE, à part.

Mon Dieu ! vous ne m'avez pas rendu mon enfant, pour me le reprendre... Ce ne serait pas juste!... Et il mourrait sans m'avoir embrassée... sans pleurer sur mon cœur?... Mon Dieu, vous avez créé les mères pour aimer et souffrir... Vous les avez bien partagées puisque si leurs larmes sont plus amères, leurs joies sont divines... Mon Dieu, vous qui m'avez faite si malheureuse, n'aurez-vous donc jamais pitié de moi ?

JACQUES, bas à Bernard.

Ami, regarde notre mère... Aie compassion !... Laisse-moi mourir.

BERNARD, bas.

Elle sait qui tu es. Tu ne le vois donc pas ?

CHEVERNY.

Marguerite... Une dernière fois...

MARGUERITE, folle et exaspérée.

Je ne sais pas ce que l'on me demande... Je n'ai rien vu...

CHEVERNY.

Marguerite!

MARGUERITE, folle, exaspérée.

Eh! je n'ai rien vu... je n'ai rien vu... rien... rien... rien!

CHEVERNY, au commandant en désignant Jacques et Bernard.
Commandant, faites votre devoir.

MARGUERITE.

Ils les emmènent!... Bernard!

Elle va se précipiter dans les bras de son fils.

MARJOLAINE.

Jacques!...

Elle l'embrasse.

CHEVERNY, au commandant qui hésite.

Faites!

Ils font quelques pas vers la porte. Tout à coup Bernard s'arrête et se retourne vers sa mère.

BERNARD.

Mère?

MARGUERITE, sanglotant.

Mon enfant!

BERNARD.

Tu avais accueilli Jacques comme un fils, embrasse-le aussi... veux-tu, mère... Embrasse-le comme moi... Comme tu m'embrasses...

JACQUES, bas à son frère.

Oh! merci!

Marguerite regarde le colonel et le consulte.

CHEVERNY.

Oui!

Marguerite s'approche de Jacques, ils s'étreignent en retenant leurs larmes et pendant qu'elle l'embrasse:

ACTE QUATRIÈME

141

MARGUERITE, très bas.

Mon fils !... Mon pauvre cher enfant !

JACQUES, même jeu.

Ma mère !... Maman... Maman...

Ils se séparent.

Rideau.

SIXIÈME TABLEAU

Le Rêve.

Le même décor qu'au 4^e tableau, mais agrandi. Les soldats sont couchés au bivouac, ainsi qu'on les a vus au tableau des grandes manœuvres. Mais maintenant on aperçoit tout le régiment endormi devant les faisceaux dont la ligne régulière se perd au lointain. C'est la reproduction exacte du tableau du Rêve de Détaille. Au lever du rideau, les soldats dorment ; au fond, à l'horizon, l'aube commence à poindre. Jacques et Bernard ont été reconduits au bivouac. Des factionnaires veillent sur eux sur la gauche.

SCÈNE UNIQUE

BELHOMME, MARTIN, BERNARD, JACQUES,
SOLDATS.

BELHOMME, rêvant.

Au drapeau ! au drapeau ! (Il se réveille, se soulève.)
Tiens ! je rêvais que nous nous battions et que le drapeau était en danger !... C'était moi qui le savais.

MARTIN, rêvant.

Deux jours de consigne.

BELHOMME, riant.

Ah ! ah ! Fiche-la-Guigne qui rêve ! (Se retournant du côté des prisonniers.) Jacques et Bernard à la garde du camp... Pauvres gars !

Il se rendort. — Jacques et Bernard sont couchés côte à côte, ils font quelques mouvements et soupirent, ils se soulèvent en même temps et se serrent les mains.

BERNARD.

Tu ne dormais pas ?

JACQUES.

Oh ! non...

BERNARD.

Je ne puis pas, moi non plus...

Silence.

JACQUES.

Regarde autour de nous ceux-là qui étaient nos amis et pour lesquels je serai demain un étranger... Ils dorment dans la paix de leur cœur, dans le calme et le repos du devoir accompli... Qu'ai-je fait ! Je n'avais qu'une ambition, qu'une pensée... qu'un plaisir... Tout cela résumé dans un seul mot : « soldat ! » Tout cela n'est plus ! (Il pleure.) Il me semble, maintenant que toute ma vie n'a été qu'un rêve... un beau rêve... Sais-tu ce qui me soutenait, dans les minuties un peu monotones du travail quotidien?... C'était le souvenir de la gloire d'autrefois... les héroïques récits de nos officiers... C'étaient les noms des batailles inscrites, au grand soleil sur notre drapeau. Et je me disais que ces jours heureux reviendraient pour la patrie, et que je pourrais peut-être les voir et tomber sur le champ de bataille, marqué par nous d'un triomphe nouveau. Je pensais aux vertus d'autrefois et je vivais dans un rêve... un beau rêve de dévouement, de sublime sacrifice. Et je vais mourir, la

poitrine trouée par des balles françaises... Oh ! mon frère, ce n'est pas cette mort-là que j'avais rêvée. (Il pleure, sanglote, s'étend pour dormir. Au fond, on entend battre la charge dans le lointain. Bernard s'est recouché de même que Jacques. Le haut de la scène s'ouvre graduellement, pour laisser passer les armées de la République et de l'Empire, étendards déployés, la charge sonne tout le temps du défilé, au lointain. Le défilé cesse, Jacques se soulève effaré, désespéré.) Mon rêve ! Mon beau rêve !

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Le Greffe du Conseil de guerre.

Une pièce à peu près nue, un cartonier dans le fond, un bureau à gauche, au fond un autre bureau plus près du public. Deux chaises, un fauteuil, un banc dans le fond. A Châlons-sur-Marne.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CHEVERNY, UN GREFFIER

du parquet militaire.

LE GREFFIER, l'introduisant.

Les accusés en sortant de la prison, sont obligés de traverser la salle du greffe pour se rendre au Conseil. Entrez, madame, pour attendre, je vous prévien-drai.

MARGUERITE.

Attendrai-je longtemps?

LE GREFFIER.

On va les amener. Vous pourrez les voir avant que le Conseil de guerre n'entre en séance. Veuillez me remettre votre permission.

MARGUERITE.

Je voudrais rester seule avec eux.

LE GREFFIER.

Seule, madame... Cela ne m'est pas permis. Tout ce que je puis faire, c'est d'ordonner aux factionnaires de se tenir dans le couloir, la porte ouverte, au lieu de rester dans l'intérieur du greffe.

MARGUERITE.

Merci, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE II

LE GREFFIER, puis LE COLONEL.

LE GREFFIER.

Pauvre femme !

CHEVERNY, entrant, à part

Le Président est un de mes camarades de promotion, mais que pourra-t-il ?... N'importe, il faut que je le voie. (Appelant.) Greffier ?

LE GREFFIER.

Mon colonel ?

CHEVERNY.

Avant de faire ma déposition devant le Conseil, je voudrais m'entretenir avec M. le Président.

LE GREFFIER.

Bien? mon colonel, je vais le prévenir.

Il sort.

SCÈNE III

LE COLONEL, puis MARJOLAINE et CATHERINE.

CHEVERNY, seul.

Tout ce que je pourrai faire sera inutile. — La loi les frappera tous les deux, puisqu'ils s'accusent tous les deux... C'est la mort!

Marjolaine et Catherine entrent.

MARJOLAINE.

Monsieur de Cheverny...

CHEVERNY.

Ma pauvre enfant !... (Surpris en voyant Catherine.) Catherine à Châlons.

CATHERINE.

Il s'agit de Jacques et de Bernard, mon colonel.

MARJOLAINE.

Écoutez-moi, monsieur de Cheverny, le temps presse, il y a un homme dont la déposition me paraît indispensable... l'homme qui est allé au camp prévenir le commandant Larue.

CHEVERNY.

On n'a pu le retrouver.

CATHERINE.

Mais on connaît son nom, Patoche.

CHEVERNY.

Ce misérable ! Eh bien...

MARJOLAINE.

Eh bien, monsieur de Cheverny, il y a ici trois hommes qui connaissent ce Patoche et voudraient vous adresser une demande. Dans l'intérêt de Bernard et de Jacques, je vous supplie de la leur accorder.

LE COLONEL.

Qu'ils viennent...

CATHERINE, à la porte.

Entrez, n'ayez pas peur !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BELHOMME, POPLARD, BENJAMIN,
en civils, en entrant, ils font le salut militaire.

CHEVERNY.

Qui êtes-vous ?

BELHOMME, aux autres, bas.

Ça va chauffer bezef.

POPLARD.

On va écoper pour sûr.

Il tremble sur ses jambes.

CHEVERNY.

Je vous écoute.

BENJAMIN, à Belhomme.

Parle.

POPLARD.

Parle... Tu es notre supérieur.

BELHOMME, tremblant.

Hum ! Je rendrais bien mes galons... Hum ! Mon colonel !... Caporal Belhomme, Benjamin et Poplard, de la troisième du deux.

CHEVERNY.

Que signifie cette tenue ?

BELHOMME.

C'est pas une tenue... C'est un déguisement. (Mouvement du colonel.) Fâchez pas, mon colonel, c'est pour Bernard et Jacques.

CHEVERNY.

Expliquez-vous...

BELHOMME.

Nous avons une idée, mais il faut que nous passions la frontière... Voilà pourquoi...

Montrant leurs costumes.

CHEVERNY.

Vous allez rejoindre, tous les trois, votre régiment et vous vous rendez à la salle de police !...

POPLARD, à Belhomme.

Ça y est. C'était sûr !

MARJOLAINE.

Monsieur de Cheverny, ne les punissez pas sans les avoir entendus ! Vous aviez promis...

CHEVERNY.

Vous avez une permission... je suppose...

BENJAMIN.

Oui, oui, de la journée, mon colonel, pour Châlons. Nous l'avons demandée pour venir vous demander un congé. Le congé nous n'aurions pu l'obtenir par la voie... par la voie...

POPLARD, soufflant bas.

Hierarchique !

BELHOMME.

Hierarchique !

BENJAMIN.

Hierarchique !

BELHOMME.

Et comme il n'y a pas une minute à perdre, nous nous sommes dit : « Tant pis ! Le colonel nous punira s'il le veut, mais au moins nous aurons tout fait pour sauver nos amis. »

CHEVERNY.

Enfin ! Quel est votre projet ?

BELHOMME.

Catherine ne vous l'a pas dit, mon colonel ? Benjamin qui est agent de police de son état a promis de retrouver Patoche.

CHEVERNY.

Mais où le rencontrer ? Avez-vous un indice ?

BENJAMIN.

Il doit être au delà de la frontière, mon colonel, mais le gibier qui a reçu du plomb dans l'aile ne va pas se remiser bien loin.

CHEVERNY.

Il est donc blessé ?

BELHOMME.

Mais oui, mon colonel... Comme il fuyait, bing ! le factionnaire a tiré dessus !

BENJAMIN.

J'en conclus qu'il doit se faire soigner dans un village voisin de la frontière.

CHEVERNY, désignant Poplard.

Benjamin et vous, bien ! Mais lui ?

BELHOMME.

Poplard, il est riche, mon colonel...

POPLARD.

Je suis le banquier de l'expédition

CHEVERNY.

Allez, mes enfants !

BELHOMME, avec élan.

Ah ! merci, mon colonel ! Ayez confiance.

CATHERINE.

Ayez confiance, mon colonel.

Ils sortent avec Catherine.

SCÈNE V

CHEVERNY, MARJOLAINE, LE GREFFIER,
MADAME DE CHEVERNY.

LE GREFFIER.

Mon colonel, vous êtes attendu par M. le Président...
Par ici, mon colonel.

MARJOLAINE.

Pourvu qu'ils le retrouvent.

Le colonel sort.

LE GREFFIER, il va ouvrir la porte à Marguerite.

Madame, les accusés sont sortis de la prison, ils vont
passer.

Madame, espérons l... Les voici l... Les voici l...

SCÈNE VI

LES MÊMES, JACQUES, BERNARD, puis CHEVERNY.

Ils entrent sous la garde de plusieurs soldats, qui se placent aux deux portes, mais en dehors; on les aperçoit de temps à autre.

MARGUERITE.

Mes enfants!

BERNARD et JACQUES.

Ma mère! Ma mère!

JACQUES.

Pourquoi êtes-vous venue, mère?

BERNARD.

Marjolaine, pourquoi n'avez-vous pas retenu notre mère au château?

MARGUERITE.

Dussé-je en mourir, je veux être là.

BERNARD.

Mère, n'affronte pas un pareil spectacle.

MARGUERITE.

Je serai là, je le veux, Jacques!

Elle lui tend les bras, il s'y laisse tomber.

JACQUES.

Ah ! ma mère, pourquoi Marjolaine vous a-t-elle confié le secret de ma naissance ?

MARGUERITE.

Pourquoi m'aurait-elle empêchée de t'aimer ?

JACQUES.

Pour vous empêcher de souffrir.

BERNARD.

Marjolaine a fait son devoir.

MARGUERITE.

Jacques, surtout n'accusez pas votre mère ! Ne croyez pas qu'elle ait été coupable ! Que rien ne diminue votre respect pour elle ! Elle y a droit, mes enfants ! Elle y a droit ; Bernard, j'ai compris ton sublime sacrifice. Tu voulais épargner à ta mère le déshonneur public. Ton dévouement est inutile, mon enfant, il faut que la vérité soit connue, elle te fera acquitter, toi, Bernard, et toi, Jacques, elle te sauvera la vie, peut-être : la vérité, c'est moi qui la crierai aux juges !...

CHEVERNY, qui est entré.

Aux juges ?

MARGUERITE.

Lui !...

CHEVERNY.

Et que pourrais-tu leur apprendre ?

MARGUERITE.

Ecoute... Lorsque tu me demandas ma main, je ne t'ai confié que la moitié de mon secret. J'étais si heureuse de ton amour qui me rendait l'espérance, qui me rendait la vie !... Je t'aimais tant... Je ne voulais pas te perdre, je craignais que cela ne t'éloignât de moi, si tout à coup je t'avais dit que ce crime m'avait rendue mère.

CHEVERNY.

Grand Dieu ! Marguerite !...

MARGUERITE.

Je croyais que mon pauvre enfant était mort.

CHEVERNY, au comble de l'émotion.

Tu croyais?... Mais aujourd'hui ?

MARGUERITE.

Il vit... Il vit... Il vit et je l'aime... Il est le plus doux, le plus tendre des fils.

CHEVERNY, à part.

Un fils !... Un fils !...

MARGUERITE.

Ah ! je comprends, cet enfant, c'est le passé qui se réveille, et qui va nous séparer peut-être ! Ah ! n'écoute que ton âme généreuse, aie pitié de la mère qui t'implore, comme tu as eu jadis pitié de la jeune fille ! Ma vie, depuis vingt ans, ne t'a-t-elle pas prouvé ma reconnaissance ?... Ne t'ai-je pas montré un amour sans limites ? Un dévouement d'esclave quêtant un sourire !... J'ai passé ma vie à t'adorer...

CHEVERNY.

Tu as été la plus sainte des femmes... la plus douce et la plus vigilante des mères.

MARGUERITE.

Ah ! comme je voudrais mourir pour toi !

CHEVERNY.

Ton fils, Marguerite... cet enfant ?

MARGUERITE.

Regarde Bernard, regarde Jacques, comme leurs mains sont unies, comme ils ont l'air de s'aimer.

CHEVERNY, à Jacques.

Jacques ! Toi !... C'est toi !

Il se précipite vers Jacques en lui ouvrant les bras pour l'embrasser, puis s'arrête dans un grand désordre.

MARGUERITE..

Et il va mourir.

CHEVERNY, à part

C'est mon enfant !... Mon enfant !... (Très ému.) Marguerite !... Ah ! Marguerite ! je ne peux plus me taire. Depuis vingt-cinq ans je te cache la vérité !... J'espérais te la cacher toujours !

MARGUERITE, à part.

Que dit-il ?

CHEVERNY.

Marguerite !... Mon fils !... Vous avez cru, n'est-ce pas, que j'étais sans reproches ?

BERNARD.

Mon père !...

CHEVERNY.

Marguerite !... L'homme qui profitant de la nuit est entré dans une maison comme un voleur... l'homme qui a abusé de sa force pour flétrir une jeune fille, une enfant... cet homme-là...

MARGUERITE.

Toi ?...

JACQUES.

Mon père !

MARGUERITE.

Toi !...

Elle recule épouvantée.

CHEVERNY.

C'est donc moi, moi seul, qui implorerai pour mes deux enfants, la pitié des juges !

MARGUERITE.

Lui que j'ai tant aimé !

BERNARD.

Mère !

Les deux frères sont près d'elle, de chaque côté.

JACQUES.

Mère !

MARJOLAINE.

Madame !

MARGUERITE.

Lui ! Lui ! que j'ai maudit tant de fois !

BERNARD.

N'écoute que ton cœur... N'écoute que ta bonté !...

Jacques et Bernard la conduisent à Cheverny. Elle se laisse faire, sans cesser de regarder le colonel qui vient les yeux baissés en pleurant silencieusement. Silence.

JACQUES.

Parle-lui, mère !... Avant de mourir je voudrais le voir heureux !

Ils s'arrêtent près du colonel.

MARGUERITE.

Ta vie et ton amour n'ont-ils pas réparé ton crime ?...
Je te pardonne !...

CHEVERNY, avec élan.

Marguerite !

Il l'embrasse avec effusion.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

Mon colonel, le Conseil vient d'entrer en séance. M. le Président a déclaré le huis-clos !... Il est prêt à vous entendre.

CHEVERNY.

Le châtimement ! (Au greffier.) J'y vais.

Rideau.

HUITIÈME TABLEAU

La dégradation.

La cour d'une caserne à Nancy. Différentes sections des régiments de la garnison sont rangées sur trois faces d'un carré. Des soldats en petite tenue de corvée cherchent à voir derrière les soldats alignés.

SCÈNE PREMIÈRE

PICHARD, FOUREAU, SIMON, LES SOLDATS.

SIMON, tristement, à mi-voix.

Hé, Foureau !

FOUREAU, de même.

Hé, Simon !

MARTIN.

Le pauvre bougre !

PICHARD.

Alors, c'est ce matin qu'on le dégrade ?

FOUREAU.

Sans le colonel qui a dit que c'était son fils, il n'y coupait pas !

MARTIN.

Moi, j'aurais mieux aimé la mort que les travaux forcés à perpette !

FOUREAU.

J'étais de garde hier à la prison. Bernard aussitôt son acquittement, est venu voir son frère, et le plus triste des deux, ce n'était pas Jacques.

SIMON.

Qué misère !

SCÈNE II

LES MÊMES, CHEVERNY,
CATHERINE, BERNARD, MARGUERITE,
MARJOLAINE.

Catherine sort de la cantine et va à Cheverny qui entre.

CHEVERNY, voyant Catherine.

Catherine... Eh bien ?

CATHERINE, découragée.

Eh bien, mon colonel, rien de rien...

CHEVERNY.

Comment ? Pas de nouvelles !

CATHERINE.

Pas même une lettre.

CHEVERNY.

Ils auront échoué.

CATHERINE.

J'en ai peur ! (A part.) Moi qui avais confiance dans Belhomme... Il m'a bien trompée ce pierrot-là !

Elle rentre.

CHEVERNY, courant recevoir Marguerite.

Marguerite, Marjolaine, mon fils, c'est moi qui devrais vous réconforter et je tremble comme vous ! Ce châtement est terrible, voyez-vous ! J'ai vu des soldats, des mauvais soldats pourtant, condamnés pour vols, écume de l'armée, que l'armée indignée rejetait hors d'elle, j'ai vu ces misérables, au moment où l'on portait la main sur eux, pleurer, crier, en demandant la mort ! La mort plutôt que cette honte !... Et c'est Jacques, tout à l'heure... Jacques, mon fils !...

Roulement de tambour.

LE COMMANDANT LARUE.

Portez armes !...

Le mouvement s'exécute.

BERNARD.

Le voici !

MARGUERITE.

Déjà !

MARJOLAINE.

Jacques !

SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUES, LE GREFFIER,
LE COMMANDANT LARUE.

Jacques paraît, en tunique, sans armes ; il a sur la poitrine la médaille militaire et la médaille du Tonkin, de chaque côté de lui

sont deux soldats au port d'arme, balonnète au canon, un sous-officier de son régiment l'accompagne ; il l'escorte, suivi par le greffier du parquet militaire en tenue.

MARGUERITE.

Mon pauvre enfant !

BERNARD.

Comme il est pâle !

JACQUES, s'arrêtant.

Elles sont venues !... Merci !... Merci !...

CHEVERNY.

C'est horrible, mon Dieu, c'est horrible !

CATHERINE, se mêlant à un groupe.

C'est dur tout de même pour un soldat... et... c'en était un vrai, il n'y avait pas à dire, un vrai !...

CHEVERNY.

Jacques, mon enfant, je n'ai pu que te sauver la vie !
Je n'ai pu te soustraire à cette honte !...

JACQUES.

Oh ! j'aurais préféré mourir ! Dégradé et forçat, n'est-ce pas être deux fois condamné ?...

CHEVERNY.

Pardon !... Pardon !...

JACQUES.

Vous pardonner ?... Ah ! mon père, si vous saviez combien je vous aime !

Il entre dans le carré. Roulement de tambour.

LE COMMANDANT.

Présentez armes !...

Le greffier s'approche et lit la sentence.

LE GREFFIER, lisant.

« Au nom du peuple français : le Conseil de guerre
 » permanent du sixième corps d'armée a condamné le
 » sergent Jacques aux travaux forcés à perpétuité et à
 » la dégradation militaire pour meurtre d'un officier.
 » En conséquence le sergent subira la dégradation mi-
 » litaire, et, après avoir défilé, sera remis entre les
 » mains de l'autorité civile chargée de le diriger sur sa
 » destination pénale. »

PICHARD.

Le pauvre vieux !

LE COMMANDANT LARUE, ému.

Portez armes ! Sous-officier Jacques, vous êtes indigne de porter les armes. De par la loi, nous vous dégradons !

Un sergent s'approche de Jacques et porte la main sur ses médailles, pour les arracher. Jacques se recule et se cache la figure entre les mains.

JACQUES, se débattant.

Non ! Non ! Pas cela !

LE COMMANDANT, avec douceur.

Sergent !

JACQUES.

Je ne pourrai jamais, jamais, jamais !

LE COMMANDANT.

Sergent, vous avez été coupable, acceptez le châtimeut avec résignation.

JACQUES.

Ma médaille, mon commandant, ... ma médaille, on ne devrait pas... je l'ai gagnée... J'ai été cité deux fois à l'ordre du jour de l'armée, mon commandant... Laissez-la moi !... Laissez-la moi !

LE COMMANDANT.

Sergent, montrez à vos camarades l'exemple de la soumission à la loi!

JACQUES.

C'est trop, mon commandant, c'est trop!

LE COMMANDANT, au sergent qui dégrade.

Faites votre devoir!

JACQUES.

Mon Dieu! mon Dieu! Ils n'ont pas de pitié!... Ils n'ont pas!... pas de pitié!...

Il chancelle.

LE SERGENT.

Eh bien! Eh bien!

Jacques s'affaisse sur le sol.

MARGUERITE.

Jacques!

LE SERGENT.

Il est évanoui, mon commandant.

Catherine, Marguerite et Marjolaine se précipitent autour de Jacques que l'on essaie de remettre debout et qui retombe; il n'est plus à ce moment-là dans le carré, mais un peu en dehors.

CATHERINE.

Attendez, attendez!... Je vais lui chercher quelque chose.

Elle entre à la cantine et ressort presque aussitôt.

MARJOLAINE.

Jacques!

CATHERINE.

Tenez! s'il pouvait boire.

Elle présente un cordial.

SCÈNE IV

LES MÊMES, POPLARD, BELHOMME,
PATOCHÉ.

Ils entrent par le fond par la grille, en courant. Ils poussent devant eux Patoché; ils sont essouffés, et pendant quelques secondes ne peuvent plus dire un mot.

CATHERINE, avec un cri de joie.

Belhomme! Ah! le lascar, il a réussi!

CHEVERNY.

Eux? Caporal!

BELHOMME.

Je... Ouf! Pardon, mon colonel..

Il fait signe qu'il ne peut pas parler.

POPLARD, de même.

Ouf!... Ah!... Piqué une course... depuis la gare.

BELHOMME, montrant Poplard.

Oui, s'est fourré... trois fois... dans des voitures... perdu son lorgnon... n'y voit plus du tout... entré dans magasins... croyant... caserne... (Soulagé.) Ah!

POPLARD, de même.

Ah! ça va mieux!

Ils se regardent en souriant.

CHEVERNY.

Commandant, il faudrait retarder la parade, obtenir un sursis...

LE COMMANDANT.

Le général est dans la salle d'honneur de la caserne.
Lui seul peut faire surseoir, mon colonel.

CHEVERNY.

Je cours le supplier, commandant.

LE COMMANDANT.

J'attendrai, mon colonel...

Cheverny sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins CHEVERNY.

MARJOLAINE.

Espère, Jacques !

Jacques revient à lui.

MARGUERITE.

Oh ! Jacques, si tu allais être sauvé !

JACQUES.

Hélas ! par quel miracle !

PATOCHÉ.

Dites donc, mes amours, faudrait s'entendre à la fin.

BELHOMME.

Patience!

PATOCHÉ, à part.

Peuh! une affaire de chantage, je m'en tirerai toujours.

CATHERINE, à Belhomme.

Et Benjamin?

BELHOMME.

Il s'est arrêté au parquet.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHEVERNY.

CHEVERNY, au commandant, lui donnant un papier.

Lisez, commandant.

LE COMMANDANT, lisant.

« Ordre de surseoir à la dégradation du sous-officier » Jacques... jusqu'à supplément d'instruction... » C'est bien, mon colonel... Portez armes!.. Par le flanc, etc... Rompez les rangs!

Le commandant Larue fait défiler les sections qui s'en vont, et reste.

SIMON.

Hé, Foureau!

FOUREAU.

Hé, Simon!

CHEVERNY.

Et maintenant, caporal, parlez, parlez devant tous.

BELHOMME.

C'est ce vieux chat-huant qui va parler, mon colonel.

CHEVERNY.

Patoche ! Ce gredin !

BELHOMME.

Dis ce que tu sais sur Gironde.

PATOCHE.

Je ne sais rien. Vous êtes venus me chercher, vous m'avez amené de force, de quel droit ?

BELHOMME.

Ah ! c'est trop fort !

LE COLONEL, à Patoche.

Vous seul pouvez sauver Jacques... Parlez, je vous l'ordonne...

PATOCHE.

Non !

CHEVERNY.

Je vous en conjure... la vérité.

PATOCHE.

Non !... A vous, moins qu'à tout autre !... Rappelez-vous votre coup de cravache !...

MARJOLAINE.

Eloignez-vous, il parlera.

Tous s'éloignent. Marjolaine va à Patoche.

PATOCHE, la voyant pour la première fois.

Ah ! vivante ! Pigé !

MARJOLAINE.

Je n'ai pas encore dit que vous avez voulu me tuer !...

PATOCHE, joyeux.

Ah !

MARJOLAINE.

Sauvez Jacques et je me tairai !

Marjolaine s'éloigne. Patoche s'avance d'un pas vers le colonel.

PATOCHE, après une courte hésitation.

Soit ! Pierre Gironde n'existait pas. Celui qui avait volé ce nom s'appelait Moriani ! Italien ! Il n'avait même pas le droit d'être soldat français.

CHEVERNY.

La preuve ! La preuve !

PATOCHE.

La preuve ?... C'est bien simple ! Le vrai Pierre Gironde est mort il y a cinq ans ! Voilà son extrait mortuaire ! Eh bien ! Êtes-vous content ? (A Belhomme.) Je vous avais dit que j'étais un honnête homme.

CHEVERNY.

Ah ! (Il le prend et le parcourt des yeux.) Mais alors, plus de crime, plus d'indiscipline ?

BERNARD, avec élan.

C'est le salut !

JACQUES.

C'est l'honneur !

CHEVERNY, avec élan.

Jacques, mon enfant !

LE COMMANDANT, présentant les médailles.

Mon colonel !

CHEVERNY.

Merci ! (sans rien dire, il va les placer sur la poitrine de Jacques.) Tu es toujours soldat !

JACQUES.

Ah ! mon colonel !... Ah ! mon père !

PATOCHE.

On n'a plus besoin de moi, n'est-ce pas ?

Il va pour sortir.

BENJAMIN, entrant et l'arrêtant, un mandat d'amener à la main.

Au nom de la loi, je vous arrête !

PATOCHE.

Moi ?

BENJAMIN.

Tentative d'assassinat sur mademoiselle Marjolaine !

PATOCHE, regardant Marjolaine.

Elle m'a joué !

MARJOLAINE, vivement à Benjamin.

J'avais promis...

BENJAMIN.

Oui, mais pas nous... En route pour la gendarmerie !

LE SERGENT, de l'escorte de Jacques.

Il faut nous suivre, sergent.

CHEVERNY.

Va !... Bientôt tu seras libre... Bientôt vous le reverrez, Marjolaine... Bientôt il te sera rendu, Marguerite...

MARGUERITE.

Cette fois, ce sera le bonheur !

JACQUES.

A bientôt !

GATHERINE, au colonel.

Mon colonel, je ne quitte plus le régiment. (Montrant Belhomme.) Il veut bien de moi !

BELHOMME

Oui, mais ce que j'ai le trac !

FIN.